

Sortie d'automne

Suzel Brunel

Roman

Photo de la page couverture : Sylvie Lacroix, 2013

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2013

ISBN 978-2-9814231-2-2

Droits d'auteur © 2013 Suzel Brunel
Tous droits réservés

Du même auteur, en version papier

Empreintes & mémoire – l'arrondissement historique du Vieux-Québec, étude illustrée, en collaboration avec Alain Roy (historien) et Sylvie Lacroix (photographe), Les Publications du Québec, 2007.

Sortie d'automne, roman, Éditions Thélès, Paris, 2008.

Empreintes & mémoire – les arrondissements historiques de Sillery, Beauport et Charlesbourg, étude illustrée, en collaboration avec Sylvie Lacroix (photographe), Les Publications du Québec, 2010.

TÊTÀTÊTDEFOTOMO, poésie sur photographie, en collaboration avec Sylvie Lacroix (photographe), Les Éditions GID, Québec, 2012.

Du même auteur, en version numérique

T'embrasse, récit épistolaire, Suzel Brunel éditeur, publication numérique sur Internet, 2013.

Courtes quêtes, nouvelles, Suzel Brunel éditeur, publication numérique sur Internet, 2013

Une version précédente de ce roman
a fait l'objet d'une publication en format livre papier
aux Éditions Thélès, Paris, 2008.

Ceci est une deuxième édition, revue et corrigée en 2013.

*Jupiter a créé les hommes
dans un accès de misanthropie.*

Victor Hugo

Avant-propos

Se lever, savoir ce qu'on doit faire. Le faire. À six heures, elle est prête. Des parfums de la veille flottent encore, cuisine à l'ail, blessure à l'âme. Fermer la porte de la maison qu'elle aime où dort l'homme qu'elle quitte. Les grands arbres de l'allée ressemblent déjà à l'hiver. C'est à l'automne qu'il faut quitter ses amours mortes, quand la route glissante donne à la fuite une allure irréversible, quand le brouillard brouille les pistes. Une fois dépassé l'angle de sa rue, un calme familial s'installe. Elle aime sortir avant le bruit des autres. C'est le dernier beau week-end de la saison, après tout s'éteindra. Route 129 Nord. L'Auberge Ripple Ridge est campée au fond d'une coulée qui mène au lac. Courges, citrouilles, chrysanthèmes fauves flanquent l'entrée, sphinx rassurants qui en adoucissent l'allure écossaise.

Vous avez une réservation pour Amélie Mayo.

En effet, deux nuits, pension complète, une personne, un grand lit, chambre côté lac, c'est exact ? Je fais monter vos bagages.

Pas la peine, je n'ai qu'un sac.

Œil en caméra, cœur en bandoulière. Le crépitement du feu dans l'âtre rassure. L'accueil discret des pensionnaires réchauffe. La chambre sent la grand-mère affectueuse. Grâce à la carte de crédit d'Antoine, elle s'offre une dernière halte cossue, un adieu à la seule chose qu'il lui a donnée. Grossièreté d'attendre en plus de lui un grand roman d'amour.

Discipline, habitude ? Poser les gestes nécessaires. Sac déballé, cheveux brossés, elle se dirige vers le bar, feignant l'assurance de ceux qui, chaque année, viennent ici pour *Thanks Giving*. Salut courtois de ceux-là, couples unis qui lui sont étrangers.

Bonsoir, Madame. Le beau temps est pour demain. Vous prendrez l'apéritif près de l'âtre ?

Oui, merci. Un martini très sec, très froid, un zeste, deux olives.

Avez-vous déjà réservé pour dîner ? Je m'en occupe, une seule personne, n'est-ce pas ?

Oui, une personne seule.

L'alcool glacé ouvre la gorge. Bientôt, un relâchement musculaire fera croire au bonheur d'être une personne seule. La peau de sa joue se tendra, chaleur du feu ou du genièvre ? Surtout ne pas sombrer trop vite, déguster le décollage, observer

les beaux objets : vaisselier de campagne blasonné, lampes indiennes polychromes et au-delà, l'or des feuilles qui s'éteint.

Votre table est prête.

Le décor de la salle à manger lui en rappelle un autre où Antoine et elle ont vécu quelques instants heureux. C'était ailleurs, dans un fouillis sans date.

Embrayer la manœuvre anti-souvenir. Urgence !

Œil en tous sens, regarder hors soi, au-delà des petites misères. Canard grillé, cèpes au thym, cru bourgeois, mariage parfait. Mariage. Antoine revient la narguer, malicieux émissaire saboteur de courage.

Elle se lève, toute peine bue. Éclats de brisures. Prendre appui. Il est long le couloir qui mène au sommeil. Ce soir, elle se couche tout rond.

Haleine de soudard. Sortir de sous l'édredon. Chercher le coupable. Repousser l'envie de se souvenir. Rester là, tapie entre les draps qui sentent bon. Mépriser ceux qui portent leur bonheur en étendard. Étendard cousu de fils blancs. La tête, le cœur, le ventre, alouette ! Une nausée la secoue. Elle court faire vidange. Tête haute, frisant l'héroïsme, elle glisse un pied sous la douche au moment où sonne le téléphone.

Madame Mayo, tout va-t-il comme vous le souhaitez ?

Non, mais vous n'y pouvez rien... !

Nous avons une activité culturelle cet après-midi. Le propriétaire de l'Auberge nous présentera ses nouvelles acquisitions en art asiatique.

Souhaitez-vous y assister ?

Monsieur Finch ?

En effet, sa réputation le précède ! Il revient de Delhi avec de véritables trésors.

Oui, oui.

Sa présentation va commencer dans une heure, dans le boudoir du rez-de-chaussée. Au plaisir de vous y revoir.

Oui, oui.

Au boudoir, au plaisir. Elle roule son cercueil jusqu'au boudoir, jusqu'au plaisir.

Particulièrement vrai des jardins de la vallée du Cachemire, à l'approche de la saison chaude...

Glisser sans bruit dans la pièce assombrie où les vingt chambres de l'hôtel se sont vidées de leurs pensionnaires.

... Permettez-moi de m'interrompre. Le professeur Mayo nous honore de sa présence ! Son expertise en art oriental est connue au-delà des frontières...

Entrée discrète réussie ! Saluer, encore nauséuse, pressée de s'incliner dans le premier fauteuil.

... Chaque année, une procession longue...

Chagrin retenu devant la beauté des objets présentés par un petit homme compétent. L'écran devient noir, le boudoir reprend ses lambris roux, Albert Finch apparaît en trois dimensions et en couleurs. Étroit, chauve, distingué, la soixantaine élégante, la voix prétentieuse. Il se dirige vers Amélie qui rajuste son col.

Enchanté de vous rencontrer enfin. Je connais bien vos travaux dont je possède toutes les publications.

Antoine n'a jamais lu ses ouvrages. Il s'en méfiait comme d'un amant plus habile.

Je suis renversée par votre caverne d'Ali Baba.
Je pourrais vous montrer le jardin d'hiver où se trouvent les petites pièces.
Avec joie !

Il pleut doux lorsqu'ils sortent de l'auberge.

J'ai l'intention, l'année prochaine, de relier le jardin d'hiver à l'Auberge.

Elle écoute pieuse. Il la guide à travers les massifs encore beaux qui s'éploient de part et d'autre du sentier gravillonné. Une sittelle à poitrine rousse picore au pied d'un marronnier cuivré. Le long de la cuisine, un petit potager range ses derniers légumes. Une bordure de rosiers anciens s'appuie sur le muret d'une pièce d'eau. À l'orée du bois qui limite le jardin à l'est, la symphonie verte des fougères japonaises s'éteint doucement. Le crachin rend poudreuse la lumière jaune.

Ici, je mettrai peut-être une allée de chalefs, là des écrans ajourés abriteraient...

Oubliées peine, catastrophe, apocalypse.

Nous y voici. Entrez, je vous en prie.

Le jardin d'hiver bordé de hautes fenêtres en arceau joue les salons confortables avec ses fauteuils creux et ses tables basses où s'empilent d'amusantes grenouilles en porcelaine. Des cartons ouverts jonchent le sol, à moitié vidés d'objets anciens. Jardinières en pierre, cache-pot en étain, arbustes en bac attendent leur place définitive. Belle pétaudière !

Distraite, Amélie trébuche contre une paire de bottes crottées. Albert Finch l'agrippe.

Il reste beaucoup à faire avant l'hiver. Malgré l'état avancé des travaux, il est déjà tard pour certains plants d'orangerie qui ne sont pas rentrés... attention !

Sa cheville verse au contact d'une serfouette oubliée. Elle est moite d'autant de gaucherie lorsque son hôte lui empoigne le coude comme on raisonne un enfant.

L'heure des lampes approche. Elle corrige l'ombre de ses paupières, le trait de khôl. Serait-elle portée au tropisme ? Qu'un amateur d'art la regarde, fût-il petit et chauve, et lui revient comme une envie de séduction.

La salle à manger a un parfum de dimanches en famille.

Puis-je me joindre à vous ?

Le petit homme distingué est tout d'un coup plus grand qu'elle. Sa présence à la table d'Amélie lui donne soudain droit à tous les égards de la part du personnel.

Table et cave parfaites, conclut-elle.

Il lui parle de ce qu'il fait. Sa voix devient lyrique, ses yeux éclairés. D'être laid l'empêche de tenir son charme pour acquis.

Le bel Antoine, grand et bien fait, ne l'a jamais amenée à lui de la sorte. Méfiant, il laissait filtrer quelques bribes sans conséquence. Elle devait inventer jusqu'à la déraison. Dérison qui lui a fait croire qu'une grande tendresse timide se cachait au fond de lui. Mais, on ne tourne pas ainsi le dos à ce qu'on porte en soi. S'il n'est pas venu à sa rencontre, c'est qu'il n'avait rien à donner, rien à prendre, rien à recevoir. Ce n'est que maintenant, dans le charme discret d'Albert Finch, qu'elle achève de comprendre ça.

L'automne séduit avec sa nuit d'un bleu noir d'étang qui en prend chaque jour à son aise. L'eau du lac clapote son aller-retour contre les pontons du quai. Quelques barques gisent sur leur flanc humide, coquilles vidées des jeux de l'été. Max, le chien du chef, lui colle aux talons. Devinerait-il son envie de chasser l'oiseau rare ?

Le serein est tombé. Elle a bien fait de prendre sa vieille houppelande dont elle aime le contact râpeux sur la joue. Son ampleur donne des ailes. C'est à regret qu'à la fin de l'automne, il faut la ranger dans le coffre. Elle lui vient de sa mère qui la tenait de la sienne. Vêtement solide de femmes efficaces. Antoine n'aime pas ce témoin des origines modestes de la famille de sa femme, lui qui s'énerve tant à farder les siennes. Elle pourra la porter à sa guise désormais. Elle lui va mieux que la bête griffée qui pend chez le fourreur chic de la ville.

L'Auberge brille d'un reste de lumières insomniaques. Amélie retarde l'heure d'aller dormir. Demain, marque une nouvelle étape qu'elle veut accueillir sans bousculer les derniers moments de celle qui s'achève. Il lui faut exorciser sa peur, autrement elle courrait se réfugier dans le narcissisme familial d'Antoine. Quelle joie il prendrait alors à la punir de lui avoir fourni aussi belle occasion de la prendre en défaut !

Max attend qu'elle le rejoigne, s'impatiente, revient, repart au petit trot de chasse. Il renifle la terre des massifs fraîchement retournée, s'arrête devant quelque imaginaire volaille, s'assure de la présence de sa nouvelle compagne. Satisfait, il agite sa croupe anoure au moment où s'ouvre la porte du jardin d'hiver.

Max ?

L'animal part d'un bond, grimpe les marches, agrippe le gilet d'Albert Finch.

Oh là Max ! Amélie ? Quel bonheur, je vous croyais retirée pour la nuit. Le vin était trop copieux pour aller dormir maintenant. Mais je vous dérange, je file...
Je vous en prie, entrez ! Si vous n'avez pas sommeil cela vous plairait-il de m'aider ? Il faut prendre des décisions lourdes de conséquences pour les grenouilles. Où les ranger ? Quel protocole observer ? Vous voyez que j'ai besoin de vous.

Mise en scène charmante qui donne envie d'y figurer. Le jardin d'hiver est différent à cette heure. L'éclairage jaillit des cages d'oiseaux anciennes, reportant leurs barreaux sur les meubles, les murs, les pierres plates du sol. On dirait une autre saison. Albert Finch fouille le tas de margotins, bientôt brûle dans l'âtre un feu timide, mais bienfaisant.

À vos ordres !

Ils se mettent facilement d'accord. Les grenouilles musiciennes défileront parmi les bonsaïs sur la table en fer forgé, les tasses Boch borderont l'armoire en tilleul, les jouets anciens plus fragiles iront sous vitrine. Une pause est annoncée, Albert Finch revient portant deux ballons moirés à moitié remplis.

Marc d'Alsace, cuvée spéciale.

Le soi-disant besoin d'aide devient prétexte à rapprochement. Elle se sent femme qu'on a oublié d'aimer. L'étreinte d'Albert Finch est moelleuse, agréable comme un fruit dont on imagine à l'avance la texture délicate. Il s'anime sans hâte, libérant le jeune amoureux qu'il veut être. Haleine alsacienne, bouche démodée, doigts habitués aux objets précieux.

Max dort son rond de chien qui en a vu d'autres.

La braise ronronne sous sa peluche de cendres blanches pendant qu'Albert Finch fait sauter l'attache d'un soutien-gorge gris acier.

Le jour pointe lorsqu'elle glisse entre les draps. Le marc, plutôt que l'émoi, lui fait battre le cœur. Nostalgie de la peau d'Antoine, parfumée, chaude. Du calme !

Il est onze heures lorsqu'elle soulève des paupières étonnées d'avoir dormi. Les tempes martelées de marc, elle passe sous la douche et la houppette, enfile un vieux jean, essaie de fermer son sac de voyage mal bourré et arrive échevelée à la réception. La facture est déjà réglée. Elle rempoche la carte d'Antoine, regrettant que ce soit lui qui profite encore une fois de la situation.

Ceinture bouclée, plein fait, pilote automatique réglé, l'ordre des choses apaise. Antoine est à Berlin pour affaires. Il ne sait pas qu'une maison vide l'attend à son retour. Cette fois, elle aura le dernier mot à ce petit jeu qu'il maîtrise si bien « Je-t'aurai-avant-que-tu-m'aies. »

Après sa séparation d'avec Antoine, c'est à la campagne qu'Amélie a choisi de vivre. La ville, tel qu'elle l'a vécue, n'est plus à portée de sa bourse. Elle n'a pas envie de devenir la parente pauvre de celle qu'elle a été. Son travail de recherche s'en porte mieux, la solitude lui est tonique.

La nouvelle maison est toute petite, blottie au fond d'un cirque de montagnes. Des jardins en mouchoir de poche la bordent. Au rez-de-chaussée, une minuscule entrée, la cuisine et le séjour. Sous les toits, une chambre communique de plain-pied avec la salle de bain. Une échelle de meunier relie les deux étages.

Remisés les trois quarts des meubles d'avant comme on enfouit un pécule, et gardé le plus tendre, pour ces cent mètres carrés. Elle peint, coud, habille, garnit. Partout des couleurs fraîches, harmonies de jaunes et crème sur les murs, camaïeux de verts et grenat sur les chaises et fauteuils.

Jardins engraisés de fumier de ferme ; bulbes, vivaces, arbustes plantés ; potées d'asters, potirons et mangeoires d'oiseaux ramenés du marché. La première bordée de neige surprend les semis de roquette et radis sous châssis. On livre du bois de chauffage qu'elle empile à la croisée du regard, pour faire joli sous la neige.

Binette posée, elle recule d'un pas pour évaluer le travail. Ça sent l'urgence de bien faire avant l'arrivée des premières gelées.

Ongles en charpie, cheveux anarchiques, elle revit. Rangés dans la naphthaline les fins tailleurs, escarpins fragiles, sacs élégants. Ici, les placards sont encombrés de chaussettes épaisses, pantalons de marin, vestes en pilou, sabots de laine bouillie.

Levée de bonne heure, elle ranime le feu de cheminée, bois son café en observant les mésanges, les pattes dans les mangeoires. Beau temps, mauvais temps, elle part en promenade avec Bredouille sa nouvelle compagne aussi épagneule et bretonne que Max, pour ce qu'il convient d'appeler une mise en forme tranquille.

Après seulement six semaines de vie autrement, le cœur fait moins mal.

Le téléphone sonne, Amélie coupe la douche.

Voilà, voilà !

Salut ma vieille, t'en as mis du temps à répondre, ta nouvelle maison serait-elle si grande ?

Laurence !

Je viens te voir demain matin à 10 heures, t'es là ?

Oui, oui. Je t'attends, tu trouveras facilement la maison en sortant du village, mon nom est sur la boîte aux lettres.

T'en fais pas. À demain, sale Chipie.

À demain, puante Bougresse.

De bonne heure le lendemain, Amélie attend son amie qui vient dans sa petite maison pour la première fois. Debout à la fenêtre de la cuisine, observant les oiseaux gloutons, elle se repasse le film de leur amitié, l'accident de voiture, l'enterrement du compagnon de Laurence, la naissance de Samou six mois plus tard, la famille qu'elles forment toutes trois depuis plus de vingt ans et l'enfant de Samou qui fait d'elles depuis quelques mois deux grands-mères éperdues de tendresse.

Méchant, Antoine se moquait d'elles. Il disait que Laurence avait choisi Amélie pour père de son enfant parce qu'elle est trop laide pour en dégouter un vrai.

La vieille guimbarde grimpe le sentier.

La porte de la petite maison s'ouvre d'un mouvement brutal, Laurence remplit tout le cadre. Grande, massive, concrète, bruyante Laurence ! Elles se prennent à pleins bras, à pleins gloussements heureux.

Ah, là là là ! Faut que je t'aime pour venir dans ce trou du bout du cul du monde. T'as du caoua ? J'ai plus de chauffage dans la voiture. Ah, un bon feu ! T'as pensé à tout. Dis donc, c'est chou ici, différent du palais d'avant, mais plus sympa, oui ? Fini Antoine l'emmerdeur, hein ? Au fait, tu connais la dernière rumeur à son sujet ?

Amélie n'a pas envie de parler de lui.

Je n'ai pas envie qu'on parle de lui.
Bon, tant pis. N'empêche, tu manques quelque chose de juteux !

Laurence tend vers le feu des mains qui étonnent. C'est la seule partie soignée de son anatomie. Elle écrase une patte de Bredouille qui s'enfuit, hostile.

C'est quoi cette bibitte ?

Le canapé gémit quand elle s'y jette en renversant un peu de café sur le chintz neuf.

Viens que je te mette au courant des derniers drames que vit la mère que je suis. Samou va avoir ma peau ! Sais plus quoi faire. Et son fils ballotté dans tout ça. Ah ! d'être sortie de la ville me fait du bien, tiens. Suis contente d'être ici avec toi.

Creuser une niche à côté de Laurence, enserrer sa cheville, l'écouter se déverser d'un trop-plein retenu trop longtemps. Son travail d'avocate des sans feu ni lieu, Samou et son instabilité, son petit-fils Pimpin qui grandit dans une famille boîteuse.

De temps en temps, tisonner les braises, rajouter une bûche, refaire du café. Les heures filent bousculées par une tornade qui fait du bien.

À toi maintenant, de A jusqueza Zed et pour de vrai. Avec tout ce qui nous est arrivé récemment, j'ai besoin de faire le point avec ta vie.

Amélie doit tout lui raconter, comme toujours. L'après séparation, les doutes et les certitudes, la précarité de sa nouvelle situation si différente de celle, matériellement privilégiée, qu'elle connaissait avec Antoine. Ses recherches en histoire de l'art oriental qui l'isolent, mais la passionnent toujours, l'assiduité d'Albert Finch ce nouvel ami pour qui elle ne trouve pas encore de place dans sa vie, Bredouille qui lui tient compagnie sans rien demander en retour qu'un bol de croquettes et d'eau fraîche deux fois par jour.

Laurence croyant son amie perdue se met à jouer les rebouteux, à imaginer de meilleurs scénarios, à tenter d'injecter de la grandeur dans une vie qu'elle juge limitée. Amélie se moque d'elle.

Bon, fais comme tu veux. J'ai faim.

Bien sûr, Laurence trouve la cuisine, le frigo et les restes de la veille.

Ah, t'as pensé à tout !

Elle sort de la cage polaire, une bouteille de rosé à la main.

Avec tout ce qu'on a bu, toi et moi, on est un peu propriétaires du vignoble.
T'as l'ouvre machin ?
Santé, sale Chipie !
Santé, puante Bougresse !

Souvenirs associés au goût râpeux.

Tu sais ce qu'il te faut ?
Ça recommence !
Attends, attends, j'ai une idée.
Une millième !
Te faut un jeune amoureux !
Non, merci j'ai donné.
Moi, c'que j'en dis...

C'est le délire toute la soirée et vin aidant, elles s'endorment sur les coussins jetés près de l'âtre qui répand toute la nuit sa grosse chaleur complice. Bredouille cède sa place de mauvaise grâce.

Amélie n'a aucune nouvelle d'Antoine depuis des mois. Pas de reproches, pas de règlement. Un grand vide semblable à cet homme de nulle part. Manœuvres d'urgence devenues plus faciles pour offrir une parade aux regrets. Opacification de la mémoire. Engourdissement.

Albert Finch annonce sa visite.

Comment sera le petit homme loin de ses objets de musée ?

Le retard dans ses recherches enfin rattrapé, la table de travail deviendra, pour la première fois, table à dîner. Garnir le frigo, choisir de meilleurs vins, rentrer du bois, enlever les poussières, faire des bouquets d'hiver.

Brosser Bredouille aux yeux frangés noirs. Préoccupée par le changement de routine, Amélie oublie de l'emmener en promenade. La petite chienne se recroqueville dans son panier, boudeuse, détestant à l'avance l'intrus qui bouleverse déjà leur vie.

Comique Bredouille ! Taches marron sur la neige, truffe rose, yeux en billes. Elle court après les flocons, les manque, recommence, se laisse distraire par les geais bleus.

Il neige dans tous les sens des dendrites grosses comme des baies. Une heure à jouer de la pelle n'a pas donné grand résultats.

Bredouille se fige, les oreilles grimpées d'un cran.

Un ronron discret approche. Une grosse berline stoppe. Albert Finch en sort, engoncé dans un manteau trop long retroussé par quatre doigts de mondaine gantée.

Quel temps ! J'ai perdu ma route, me voici enfin.

Amélie pose deux baisers sonores sur ses joues flasques. Le feu de l'âtre lui donnera meilleure mine.

Prendrez-vous un thé ?

Albert Finch l'observe d'un sourire tranquille.

C'est joli chez vous. Beaucoup plus organisé que je ne le croyais.
Vous m'imaginiez vivant dans un fouillis d'intellos ?
En effet, une intuition, c'est tout.
Vous avez raison, j'ai rangé pour vous recevoir.

Il glisse dans l'entrée de la cuisine un corps timide, retenu. Son regard mielleux la gêne.

La braise est à son meilleur, sans flamme et très chaude. La voix de Maire Ni Bhraonain remplit l'espace d'une mélodie de fin de jour *Buachall on eirme*. Bredouille sèche à plat, près du feu. Albert Finch prend la main d'Amélie dans sa paume lisse. Le contact est doux.

J'ai beaucoup pensé à vous. J'étais à New York pour une vente aux enchères, je vous ai rapporté ceci.

Elle déballe un flacon méplat où des couches superposées de verre blanc et rouge offrent un spectacle changeant.

Magnifique !
Il date de 1925...

Inquiète de ce que cet objet de valeur pourrait lui coûter, Amélie effleure la joue d'Albert Finch dont la respiration devient tout de suite bruyante. Elle l'écarte avec une tendresse plus feinte que réelle.

Vous avez faim ?
Oui, une grande faim de...
Venez m'aider à mettre la table, l'interrompt-elle.

Il la quitte brusquement après dîner, lorsqu'il comprend qu'il sera privé de dessert. Ah, la grosse faim des hommes ! Le malentendu l'embête.

La maison embaume le café corsé et les croissants au beurre lorsque Albert Finch revient le lendemain matin, décontracté et souriant. Il a troqué ses vêtements de ville pour une canadienne chamois et des bottes fourrées. Il a l'air d'attaque. Sa bouche démodée effleure la joue d'Amélie, ses petits yeux gris ont pris un reflet joueur.

Entre deux gorgées discrètes, il annonce devoir partir en fin de matinée. Problèmes aux douanes.

Vraiment ? Ne seriez-vous pas plutôt contrarié que la soirée ne se soit pas terminée dans mon lit ? Albert Finch, nous ne nous connaissons pas assez pour nous mentir.

J'ai en effet des questions de dédouanement qu'il me faut régler aujourd'hui et c'est vrai que j'étais déçu. Amélie, j'appartiens à une génération qui parle aux femmes pour les séduire ou les soumettre, rarement pour les comprendre. Lorsque je vous ai rencontrée, j'ai eu envie que vous entriez dans ma vie. Lorsque je vous ai tenue dans mes bras, j'ai voulu vous y garder. Votre invitation à venir ici m'a inspiré des scénarios romantiques. Je ne suis plus assez jeune pour me contenter d'être votre ami, sans partage intime. J'espère que vous ne me le demanderez pas.

Elle veut le lui demander justement.

Je vous le demande justement. Je souhaite que nous soyons amis, du moins pour le moment.

Il écoute, face tournée vers le jardin, silhouette tassée sur un mauvais banc de bois, mains coincées entre des jambes ballantes. Elle ne voit pas son visage. À peine s'est-elle tu qu'il se lève, l'entraîne vers le canapé, ouvre son chemisier, la renverse doucement, la caresse. La réserve d'Amélie fond de peur que les mains d'Albert Finch s'immobilisent. Ses doigts grandissent comme dix sexes d'homme allumé, fouillent chaque repli, chaque zone d'ombre.

Elle veut le déshabiller aussi. Il l'en empêche sans mot.

Ses lèvres refont le trajet jusqu'aux plages les plus intimes, libérant un plaisir étonné : « Que l'instant s'étire encore et encore. Que mon corps réapprenne la saveur du plaisir, que ses mains se soudent à ma peau, pour la réchauffer, la rendre humaine... enfin. »

Il s'écarte lentement.

Elle garde les yeux fermés, attend qu'il s'allonge auprès d'elle, nu, pour la suite d'un échange inattendu.

La porte d'entrée se referme, une voiture démarre. Albert Finch s'en va.

Il tombe une pluie droite, têtue, qui lave les dernières traces d'une neige devenue honteuse. Bredouille sent la laine mouillée, les oiseaux ont quitté les mangeoires, le jardin déglutit péniblement toute cette eau accumulée.

Le menton appuyé dans ses mains devenues oisives, Amélie s'ennuie ! L'hiver a été intense, avec l'achèvement d'une série d'articles pour une revue américaine sur l'écriture ancienne dont la « pierre de Rosette » est l'un des textes les plus fascinants. Comme chaque fois qu'il faut se séparer d'un travail qui lui a coûté autant, elle se sent dépossédée d'une substance nourricière, et coupable de l'avoir troquée contre un chèque. Du jour au lendemain, sa vie ratatine, elle perd le sens des choses. Et comme d'habitude quand cela devient finalement intenable, 48 heures suffisent généralement, elle téléphone à son amie Laurence.

Salut, te dérange ?

Beuh, non. Je me morfonds c'est tout.

De quoi ?

Samou ne va pas bien.

Et tu ne m'aurais pas appelée pour m'en parler ?

J'allais le faire justement, tu m'as devancée.

Raconte.

Par où commencer ?

Pourquoi pas par le début ?

Ouais, au risque de répéter ce que tu sais déjà. Bon d'accord. Tu te souviens que quelques mois après la naissance de Pimpin, Samou a commencé à changer. Petit à petit, elle s'est mise à vivre en yoyo, passant d'un extrême à l'autre, s'isolant, trouvant toutes sortes de prétextes pour refuser mes invitations à dîner ou à aller au cinoche, pour remettre à plus tard ce qu'elle avait à faire. Quand je lui en parle, Chris me dit qu'il s'agit d'une banale déprime *post-partum*. Comme chez la plupart des toubibs, sa compagne est la plus mal soignée, m'énerve celui-là !

Tu veux que je vienne te voir ?

Et ton travail ?

Je suis en congé de devoirs pour le moment. On se retrouve chez toi en fin d'après-midi ?

D'accord, je t'y rejoins vers 5 heures.

Amélie part comme elle est, sans prendre la peine de changer ses vêtements de cambrousse pour une tenue plus urbaine. Tant pis ! En route, elle chope une

bonne bouteille, un fromage fait, de la baguette pas trop cuite et un bouquet de marguerites à peine ouvertes.

T'as déjà remarqué combien elles puent après trois jours ces fleurs ?
Je les jetterai avant la Mi-Carême. Salut sale Chipie, merci d'être là. Oh, tu me gâtes avec ton Pomerol. Un p'tit whisky d'abord ?
Ben tiens ! On s'installe et tu me racontes tout de A jusqueza Zed.
Dis-moi, t'as combien de temps ? Ça risque d'être long.
Tout le temps qu'il faut.
Tu peux camper pendant trois nuits sur ce grabat ?
Tout ce que tu veux.
Bon, allez, santé !
Santé ! Vas-y j'écoute.

Laurence allonge ses jambes sur le pouf, rabaisse le dossier du fauteuil, se cale entre les coussins, prend une rasade de la boisson ambrée qui réchauffe, avant de commencer une synthèse des derniers événements dans sa vie de mère maintenant aux abois.

Je ne me suis pas méfiée quand, lorsque Pimpin avait dans les trois quatre mois, Samou s'est mise à raconter des histoires. De petites choses au début, mais tout de même des imprécisions qui ne lui ressemblent pas. Elle a fait HEC, merde, c'est... enfin, c'était une fille sérieuse ! Je notais bien que le bébé n'était pas toujours propre, qu'il pleurait beaucoup, que Samou était toujours fatiguée. Mais, tu sais ce qu'on dit des *baby-blues* ! Faut attendre que ça passe. Sauf que lorsque je prenais Pimpin avec moi, il ne rouspétait jamais. Bien nourri, changé, stimulé, il faisait ses nuits sans broncher, s'avérait un bébé enjoué, adorable, parfait. À peine Samou rentrée à casa, les hurlements du petit recommençaient, sa mère se tapait la tête contre les murs, devenait maussade, m'appelait de plus en plus souvent à la rescousse. Évidemment, tu me connais, je laissais tout tomber pour accourir. Je l'envoyais chez le coiffeur, lui glissant ma carte de crédit dans la poche, trop heureuse de prendre soin de cette larve adorable qu'on appelle petit-fils. Tout redevenait calme, on filait le parfait bonheur lui et moi jusqu'à ce que sa névrosée de mère n'arrive, un peu pompette, les cheveux aussi hirsutes qu'au départ. Ennuyée par mes questions, elle disait avoir rencontré une copine et être allée prendre un pot. À la brillance de ses yeux, je comprenais que le pot avait été de bonne dimension. Elle partait se coucher sans s'occuper du fils qui lui tendait les bras. Ce scénario s'est reproduit à plusieurs reprises et Chris n'y voyait que dale. Ce n'est pas l'empathie qui l'étouffe ! Sa compagne, la mère de

son fils est en train de crever la gueule ouverte et il lui prescrit des calmants en guise d'apéro.

Sa phrase à peine terminée, Laurence se met à chialer, comme jamais auparavant. Amélie la prend dans ses bras, la berce doucement, taisant ses propres sentiments devant la détresse de son amie. Elle va passer la nuit auprès d'elle. Le voisin s'occupera du petit chien. Elle pige dans les choses de Laurence, brosse à dents, démaquillant et chemise de nuit, avant de s'enfoncer dans un sommeil de brute jusqu'au petit matin.

Le jour à peine levé, la porte de la salle de bain claque, Laurence en sort boutonnant de travers une veste chiffonnée.

Faut que je file.

Amélie ouvre un œil ahuri.

Hum ?

Faut que je file, j'ai des gens encore plus désespérés que nous qui m'attendent. Tu seras là ce soir ?

Peux pas, je dois rentrer. Mais si tu as besoin de moi, je reviendrai cette semaine.

Laurence prend à bras le corps son amie encore endormie.

Merci, mon Amélie, ça m'a fait du bien de parler hier soir. Pas sûre que ça règle le problème, mais ça fait circuler les mauvais jus.

Laurence part en coup de vent, bousculant deux ou trois choses sur son passage.

Shit ! maugrée-t-elle.

Une douche tout juste tiède ramène Amélie à une réalité plutôt déprimante. Elle téléphone à Samou, sans succès et décide de lui faire une petite visite impromptue.

Courte rue coquette bordée d'arbres qui bourgeonnent déjà, quatrième sans ascenseur, palier en désordre où s'empilent les bacs de recyclage débordant des vestiges d'une vilaine bouffe minute. L'odeur est désagréable. Amélie sonne.

Samou, es-tu là ? Ouvre, c'est Amélie, je veux te parler.

Un bébé hurle, Amélie s'énerve après la poignée qui résiste.

Ouvre ou j'appelle les pompiers.

Rehurlements, hoquets, suffocation.

Samou, tu m'ouvres ou merde ?

Des pas mous traînent derrière la porte. La clé s'égare dans la serrure. Les pas s'éloignent.

Viens m'ouvrir, je t'en prie !

Les pieds lourds reviennent. Le verrou essaie de trouver ses marques. La serrure cède, la porte s'ouvre sur un Pimpin à quatre pattes au milieu du salon, la couche débordante, les cheveux collés de purée orange. Il tète un biberon sec aux parois grises croûteuses. Amélie le prend contre elle, puant, humide, tremblant.

Elle aperçoit alors la jeune femme flétrie, blessée à la lèvre, l'œil hagard, le cheveu en pelote, qui la regarde d'un air mauvais, puis s'affale. Son front heurte le coin du canapé, un filet de sang s'étale sur le tapis déjà souillé. Dans sa chute, elle fait basculer la table d'appoint. Une bouteille vide se fracasse en éclats.

Il faut mettre Pimpin à l'abri et s'occuper ensuite de la mère.

Je veux parler à Laurence et ça presse.
Attendez trois secondes, je vais la chercher.

Trois secondes de trop, pense Amélie au bord de la panique.

Allo ?

C'est moi, faut que tu viennes, je suis chez Samou.

Qu'est-ce qui s'passe ?

Elle a besoin de soins et il faut s'occuper de Pimpin.

Ciel ! Appelle l'ambulance, qu'elle l'emmène à Saint-François-d'Assise, on la connaît trop bien là-bas. Je m'occupe du bébé en attendant que son père vienne le chercher et te rejoins.

Les heures qui suivent sont opaques. On n'a pas idée de cet univers tant qu'on n'y est pas confronté : l'univers des urgences où le personnel retient à grand-peine son mépris devant le mal auto infligé, s'activant à éviter le coma éthylique ou la mort toute nue qui vaudrait à l'hôpital des poursuites coûteuses.

La fille de Laurence gît sur une civière froide, dans un couloir de misère où circule une faune indifférente. Elle n'est qu'un cas parmi d'autres et pas le plus intéressant. Le soluté la réhydrate, pour le moment. L'interne de service s'approche, lui crie son nom comme si elle était sourde.

Samantha ? Vous m'entendez ? Samantha, répondez-moi !

...

Samantha ?

Il lui tire les paupières à droite, à gauche, en haut, en bas. Tâte son cou, essuie la paume de sa main, palpe son ventre. Et, sans autre explication à l'endroit d'Amélie qui attend tout bêtement sans oser poser de questions, il remplit calmement une fiche demandant qu'on transporte la jeune femme aux soins intensifs où on la branchera sur dix mille tubes de petite survie.

Les portes de l'unité de soins intensifs coulissent au nez d'une Amélie désespérée. Elle sort téléphoner à Laurence qui arrive à l'instant. Furieuse quand Amélie lui raconte ce qui vient de se passer, elle lance son pied botté dans la porte du service, criant qu'on lui ouvre cette « putain de porte ! » Un garde à l'œil menaçant se pointe bien résolu à leur montrer qui est le boss dans la boîte. C'est bien peu connaître Laurence lorsqu'elle se met dans la tête de faire sauter les obstacles.

Enfin, on les dirige vers la chambrette de Samou. Une femme en blouse blanche lève les yeux d'un dossier déjà épais.

Je suis D^{re} Santini, laquelle de vous deux est sa mère ?

C'est moi, répond Laurence d'une voix éteinte.

Depuis combien de temps votre fille est-elle toxicomane ?

Toxico... ? Je ne sais... je savais qu'elle buvait parfois un peu trop, mais toxicomane ? Non, je ne sais pas, je ne sais pas.

Laurence étouffe des sanglots, prend la main d'Amélie dans un appel au secours auquel son amie n'est pas certaine de pouvoir répondre.

Comment est-elle ?

Aussi mal qu'on puisse l'être avec une cirrhose, une hépatite et une pancréatite alcooliques.

...

Elle risque d'y rester. On va faire tout ce qu'on peut bien sûr, mais son système est terriblement affaibli. Depuis combien de temps souffre-t-elle de malnutrition ?

Malnutrition... ? Je ne sais pas, je ne sais pas.

Vous ne preniez jamais de ses nouvelles ?

Bien sûr, mais comment voulez-vous que je sache si elle me dit la vérité ?

Quand elle venait à la maison, elle mangeait peu en effet, mais je mettais ça sur le compte d'une déprime persistante depuis la naissance...

Ouais, le *post-partum* a bon dos !

Et sans plus discuter, l'urgentologue tourne des talons, laissant deux femmes en détresse et une enfant adulte absente, sale, moite, intubée, blessée.

Où est Pimpin ?

Avec son père. Je l'ai rejoint à la clinique. Une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule, il m'a appris que Samou et lui vivent séparés depuis trois semaines, que la vie était devenue infernale, qu'elle est folle, qu'il faut l'enfermer et qu'il va tout faire pour lui retirer la garde de son fils. Ce connard n'a pas pensé à m'avertir quand les choses sont devenues aussi dramatiques, l'imbécile !

M'man ?

Samou ?

M'man j'ai mal partout, me faut de l'oxicontin, du gravol, de l'eau...

Garde ?

On attend le médecin avant d'administrer autre chose.
Mais, elle est souffrante, peut-elle boire de l'eau, au moins ?
Non, ça la ferait vomir davantage.

Samou retombe dans sa bulle glauque, l'infirmière retourne à son café refroidi, les deux amies à l'attente qui dure quatre heures. Quatre heures pendant lesquelles une préposée aux soins, jamais la même, entre en trombe, vérifie le débit du soluté, l'ouverture des pupilles, le rythme respiratoire, la pression sanguine, l'affolement cardiaque, le taux d'oxygène dans le sang. Quatre heures d'attente épuisante, sans autre but que celui de parler enfin à un toxicologue moins pressé qui, après un examen silencieux, les rejoint dans la salle d'attente. À Laurence désespérée, il répond, que pour des cas comme celui-là le système peut bien peu et la famille encore moins. Il a souvent traité Samou au cours des derniers mois, car les hospitalisations ont été fréquentes. Une révélation qui assomme encore un peu plus la mère ! L'ampleur de la détresse de sa fille lui aurait donc échappé à ce point ? Malgré sa formation de juriste, elle ne connaît pas, ou choisit d'oublier, les recours possibles qui lui permettraient de sauver son enfant malgré elle.

On s'est donné des lois qui protègent le malade qui veut continuer à se faire du mal. Vous n'y pouvez pas davantage que ce qu'elle veut bien faire elle-même. L'enfermer est légalement difficile, car lorsqu'elle est libre de toute consommation, votre fille est cohérente, brillante et capable de manipuler quiconque tente de fouiller ce qu'elle refuse de révéler ou qu'elle se cache à elle-même. Un juge aurait du mal à justifier une mise en tutelle. Il faut espérer, Madame, que votre fille, qui est une adulte normalement constituée par ailleurs, comprendra enfin les dangers qu'elle court pour elle-même et sa famille. Mais je ne vous cacherai pas mon manque d'optimisme. Je vois tant de vies perdues à cultiver ainsi la mort en épisodes !

Que puis-je faire pour elle ? Je ne suis pas une voisine, merde, je suis sa mère !

Être là lorsqu'elle a besoin de vous, sans vous laisser envahir par une détresse qui n'est pas la vôtre. Consulter vous-même au besoin, parce que s'il n'est pas déjà enclenché, le processus de culpabilisation risque de vous piéger. En tant que parents, on n'est pas plus responsables des enfants fonctionnels que de ceux qui en arrachent. Ce n'est pas parce qu'un enfant naît de vos cellules qu'il est fabriqué par vous de toutes pièces. C'est une loterie, hélas !

Le spécialiste leur tend une main pleine de compassion.

Nous la gardons deux ou trois jours aux soins intensifs avant de décider de la suite des choses. L'hospitalisation ne peut pas être très longue cependant. Il faudrait qu'elle accepte d'aller en thérapie fermée. Je vais lui en parler plus tard. Vous devriez rentrer vous reposer. Elle va dormir, on va la soulager autant que possible, ici elle est en sécurité. Je reviendrai la voir ce soir. Laissez vos coordonnées au poste des infirmières qu'on puisse vous joindre au besoin.

Amélie glisse son bras sous la manche molle de son amie et l'entraîne, sans résistance, vers sa voiture. Cet univers de détresse que Laurence a si souvent visité pour son travail lui offrirait-il aujourd'hui une résidence permanente ?

Allons manger quelque chose d'interdit.

Gourmande comme elle est, cette permission détend à peine la maman hébétée.

Samou est sortie de l'hôpital encore nauséuse et misérable. Gavée de calmants, anxiolytiques, antipsychotiques, antidépresseurs, somnifères, etc., elle jure à sa mère que le passé est derrière elle, qu'elle a bien appris sa leçon. Laurence veut y croire, mais ne peut oublier la mise en garde du médecin qui prédit que sa fille aura besoin d'une surveillance étroite pour ne pas retomber dans un mode de vie déstructuré.

Pourquoi ne pas emménager avec moi ? L'appartement est grand, on pourrait se faire une bonne vie toutes les deux. Souviens-toi...
On ne peut pas faire ça maman. Tu as ta vie, je dois organiser la mienne. Je veux reprendre Pimpin et bien m'en occuper. Il est ma raison de vivre, il a besoin de moi. Ne crains rien, tout va rentrer dans l'ordre maintenant. J'ai eu très peur, je ne veux plus jamais revivre ça.

Et la vie reprend, du moins en apparence. À peine deux semaines après le retour de Pimpin, Samou recommence à s'énerver, demande à sa mère de venir le chercher au milieu de la nuit afin qu'elle récupère quelques heures de sommeil.

Quand Laurence ramène Pimpin deux jours plus tard, Samou gît dans ses jus, ivre morte. Répétition d'une scène qui n'a pas eu le temps de se faire oublier. Ambulance, urgences, soins intensifs, personnel qui accueille la malade d'un « Encore elle ! »

Son congé signifié, Samou emménage cette fois chez sa mère qui pose un ultimatum.

Tu vas en cure fermée ou tu te débrouilles seule.
Non, je ne veux pas aller avec ce tas de névrosés, drogués, accros du jeu. Je ne suis pas toxico, j'ai pris de mauvaises habitudes que je vais perdre maintenant que je vis avec toi. Tu vas voir, je vais aller aux réunions des AA, je vais faire du bénévolat, je vais prendre ma médication fidèlement et peut-être que je vais me trouver un petit boulot.
Si tu ne te reprends pas et vite, tu vas perdre la garde de Pimpin, te rends-tu compte de ce que cela veut dire ?
Puisque je te dis que ça va aller maintenant que tu peux me surveiller comme tu le veux, il n'y a plus de danger ! Tu vas voir, ma petite maman

chérie, on va se faire une jolie vie. Je serai la bonne fille pleine d'attentions que tu as toujours voulu avoir, ton petit-fils sera là tous les soirs à ton retour du travail, je nous préparerai des petits dîners santé. Je sais que tu t'inquiètes par ma faute et que tu n'es pas fière de moi. Mais je t'assure, je vais me reprendre, c'est bien la dernière fois que ça arrive, ma belle Laurence-de-maman-d'amour.

Et Samou de prendre la taille épaisse de sa mère impuissante, de coller son nez dans son cou où elle joue au petit chat innocent.

La petite chienne est maussade d'avoir été négligée ces derniers jours, elle choupille en mauvais chien de chasse. Rappelée à l'ordre par les oiseaux gouailleurs, elle s'élançe droit devant, tout entrain revenu. Amélie est pardonnée.

On se sent envahi de bonté dans une lumière aussi tiède.

Au retour, l'agitation s'empare d'Amélie. Il faut préparer une série de conférences sur l'art islamique. Soudaine urgence de s'y mettre, après tant de détours dictés par l'amitié.

Plus vite, Bredouille !

Vite, que la table à dîner redevienne table à penser.

Bonheur ! Cliquetis du clavier, gloussement de Bredouille qui digère, craquement du feu dans l'âtre, sifflement du vent sous le toit.

Mots retracés, porteurs de rythme, de pulsions, de parfums d'autres lieux.

Mots francs ou sournois, phrases linéaires, circonvolutions, récits secs ou oniriques meublent l'idée de signes porteurs ! Ispahan, Lahore dévoilez vos années omeyyades. Tripoli, Fostat bousculez vos savants écrits, mettez à nu vos nuits de quatre sous.

Envahir l'écran de délire, dompter plus tard. Libérer la voie à l'intelligence neuve. Ne pas freiner maintenant pour ordonner, la sève ne passerait plus, une intuition pourrait avorter. À élucubrer de la sorte, il y a risque de trouver génial ce qui n'est qu'intéressant. Mais sans divagation, il ne resterait d'elle qu'un besogneux instruit.

Laurence ronge son frein. Elle s'attendait à ce que la vie avec sa fille soit grinçante de temps en temps, mais pas qu'elle se décompose de la sorte. Et ce que vit Pimpin auprès d'une mère aussi désorganisée le rend nerveux et instable. Laurence s'inquiète. Elle demande à Chris de prendre son fils avec lui le temps que Samou se refasse une santé mentale.

Vous continuez de croire au père Noël ? Elle est pourrie à l'os votre fille. Bien sûr que je vais prendre Pimpin, mais pas temporairement, c'est moi qui vous le dis. Je ne veux pas que mon fils devienne dingue comme sa mère. Préparez ses affaires, je passe le prendre dans la soirée.

Mais, attendez, Samou a son mot à dire...

Non, elle n'a plus rien à dire ! Toute la machine est en marche, je n'ai qu'à appuyer sur un bouton et elle perd ses droits parentaux. Vous ne savez pas tout ce qui s'est passé au cours de la dernière année et croyez-moi, il vaut mieux que vous ne le sachiez pas. Mais j'ai mes archives, ma mémoire et mes témoins. À plus tard, je serai chez vous à 20 heures et j'aimerais autant ne pas la voir.

Il raccroche. Laurence n'a pas consulté sa fille avant d'appeler Chris, comment va-t-elle réagir ? Il faut sauver ce qu'il reste à sauver, mettre Pimpin à l'abri, convaincre Samou de se faire soigner et récupérer pour elle-même un certain équilibre. Urgence !

Ce soir-là, Laurence rentre à la maison plus tôt que d'habitude. Pimpin est seul, attaché au lit, hurlant de peur, tremblant d'épuisement, souillé, fiévreux.

Mon petit, mon pauvre petit, viens là !

Elle détache le bébé trempé, le prend dans ses bras, lui frotte le dos doucement, lui chuchote des mots inspirés par tout l'amour qu'elle lui porte. Pimpin se calme un peu, secoué d'un reste de sanglots.

Allo m'man !

Laurence pivote, incrédule. Elle serre l'enfant dans ses bras tel un rempart contre une colère qui sourd et lui donne des envies meurtrières. Sa fille prend mollement appui contre le chambranle, yeux vitreux, cheveux défaits, t-shirt maculé et à la main un sac de papier brun comme en portent les robineux du carré Saint-Louis.

Tu as laissé ton fils seul ! hurle la mère hors d'elle.
Oh, arrête ton char ! J'ai été partie dix minutes à peine.
C'est fini, tu m'entends ? Tu vas partir, je ne veux plus de toi ici. Tu ne verras plus ton fils. Chris vient le chercher ce soir même. C'est fini. You're on your own, baby !

Et Laurence fonce laissant à peine à Samou le temps de s'écarter. Elle s'enferme dans la salle de bain avec son petit-fils, leurs cœurs affolés, sa colère qu'il faut éteindre de toute urgence pour que l'enfant en oublie jusqu'à la plus petite trace.

Mon petit !

Elle baigne Pimpin qui s'amuse déjà à projeter l'eau avec ses jolis pieds ronds. Son rire fuse, frôlant l'hystérie.

Chris est venu chercher Pimpin à 20 heures comme prévu. L'opération évacuation n'a pas duré cinq minutes. Ici un instant, parti le suivant ! Laurence, hébétée, est affalée sur le canapé du salon, toutes lumières éteintes, lorsque sa fille l'y rejoint, précédée du parfum moite de sa peau fraîchement douchée.

On peut se parler ? demande Samou dégrisée d'un coup.
Assieds-toi.

Je suis malade maman. Quand tout s'embrouille dans ma tête, quand la cassette part, je ne sais faire que des conneries.

Elle sanglote, prend sa tête dans ses mains aux ongles râpés.

Je ne sais pas ce que je devrais faire. Tu insistes pour que j'aille en thérapie fermée, j'en connais qui sont passés par là et rien n'a changé pour eux. Ça me fait si peur, maman ! Quand je vais bien, je suis convaincue de pouvoir m'en sortir toute seule, je prends mes médicaments, je fais ce que j'ai à faire, j'assiste aux meetings AA, je vais à mes rendez-vous avec mon intervenante, je fais ce que j'ai à faire. Ça dure deux trois semaines. Puis, on dirait que je veux me récompenser de ma bonne conduite. Je relâche ma garde, je cesse de prendre mes médocs, je ne range plus autour de moi. Tu sais ce que je veux dire ? Est-ce que tu comprends ? C'est alors que tout s'embrouille dans ma tête, je ne veux que dormir, plonger dans le noir, ne plus avoir mal, arrêter d'entendre ces voix qui me disent que je suis une âme morte.

Laurence écoute, isolant, pour mieux l'entendre, la voix traînante, mais lucide qui remplit l'espace assombri du salon. Une ambulance passe en criant l'urgence, une voiture freine brusquement, une porte claque sur le palier.

D'où vient ce mal de vivre ? Tu as souvent consulté cette année. Y a-t-il un seul thérapeute qui t'ait mise sur une piste ?

N... non, pas vraiment. On me dit que je souffre du trouble de la personnalité limite, que seule une thérapie ouverte pendant plusieurs années peut m'aider à stabiliser mon comportement. Qu'en interne, j'aurais tendance à régresser, à devenir encore plus dépendante. Le problème c'est que j'ai de la misère à être assidue. J'ai bien essayé d'entreprendre un programme de consultation, les ressources ne manquent pas, je sais

où elles sont. Mais je lâche après deux, trois semaines. Toujours ce cycle bref qui me piège...

Laurence l'attire à elle, la prend dans ses bras, lui caresse les cheveux encore humides, toujours emmêlés.

Et si on allait ensemble voir un spécialiste, crois-tu qu'on pourrait faire un bout de chemin ? Peut-être qu'une des clés se trouve dans notre relation. Tu as grandi sans père, enfant unique, auprès d'une mère engagée dans un travail de fou, trop souvent absente.

Ouais, peut-être, sais pas, m'man. Tout ça me fait si peur. M'man, est-ce que je peux coucher ici ce soir ? Demain, je vais essayer de me trouver une planque chez un copain pour te foutre la paix, comme tu me l'as demandé.

Écoute, j'étais en colère. Le mieux serait que tu demeures ici tant qu'on n'a pas trouvé de solution. Mais il faut qu'on en cherche une activement. Les choses ne peuvent pas durer comme elles sont en ce moment, tu comprends ça ?

Ouais ! Merci maman. Quelle heure il est ? Oh, c'est mon émission CSI qui commence, tu veux l'écouter avec moi ?

Laurence se lève brusquement, repoussant sa fille qui, le danger immédiat écarté, revient à ses petites préoccupations insignifiantes.

Je vais me coucher !

Bon, qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Et sans attendre de réponse, Samou se hâte de zapper d'une chaîne à l'autre.

...Et cet art donna lieu à la formulation de l'iconographie d'un cycle...

Amélie entretient avec l'art oratoire une relation d'engouement et de haine. Aujourd'hui, ce sera la haine. Podium instable, micro hurlant, éclairage de brute, la présentation a viré à la catastrophe. Minuscule pantin au fond de l'arène, elle décrit d'une voix sur le point de casser la délicatesse des céramiques abbassides. La salle, comble au départ, s'est vidée d'oreilles irritées. Elle transpire, étouffe, veut en finir, en finit.

...On peut conclure que l'art islamique est principalement créateur d'objets à fonction utilitaire.

Remercier les trente-quatre auditeurs, se tirer au plus coupant. Dernière étape, dernières sueurs. Filer à l'hôtel, enfiler un jean, libérer un chignon trop sérieux.

La Baghdad by the Bay dans le rétroviseur, elle fonce sur Palo Alto dans une cohue de chromes étincelants. Direction Cabrillo Highway, cap après cap aux flancs battus par le ressac. Rouler à petite vitesse, l'estomac creux. Le jour baisse. La jauge à essence crie l'urgence et pas le moindre chni de pain en vue. Dans sa hâte, elle n'aura été qu'imprévoyante !

P'tit Jésus, épargnez-moi une nuit de misère dans ce décor trop grand !

Ténèbres. Le moteur hoquette.

Vite, ranger la carcasse morte le long d'un mirador. Couper le contact. Se perdre dans l'assourdissant grondement de la mer, trois cents mètres plus bas. Pas encore de panique, mais une angoisse naissante. Et la soif qui rejoint la faim.

Des histoires d'égorgeur de grands chemins traversent l'épaisse noirceur. Verrouiller, se caler dans le siège, tenter de dormir en attendant.

Un passage grinçant de vitesse. Puis un faisceau de phares. Ouvrir la porte, agiter les bras. Une camionnette stoppe. Les tempes cognent, Amélie flaire un danger, tout est à perdre. Le chauffeur a les dents blanches.

Il siphonne. Cinq gallons d'essence passent d'un réservoir à l'autre.

Ça arrive tout le temps des conneries comme celle-là. Je parie que vous avez faim ?

Oui, oui.

Il y a un thermos de café et des biscuits dans la cabine.

À la troisième gorgée d'un mauvais café, elle sait qu'elle va survivre.

Assis sur le parapet du mirador, il lui offre une cigarette dont elle a oublié le goût. Il décrit au large son métier de tapissier. Lente voix du sud, calme assurance de l'artisan. Un jean, un polo clair, des top-siders. Un Américain ordinaire qui sent le propre. Il ne parle à personne en particulier. Elle écoute.

Et vos livraisons dans la camionnette ?

J'ai l'temps.

L'horizon s'éclaire. De nouveaux parfums s'expriment de partout à la fois. Des bruits neufs naissent, insectes, oiseaux, voitures.

Je fais tout à la main. Lorsqu'il faut reprendre la feuillure d'une pièce ancienne, c'est le bonheur !

Yeux kaki, cheveux paille, traits burinés. Belles surfaces qui accrochent la lumière.

Faut que je file.

Il ébouriffe son menton d'une main, attrape l'épaule d'Amélie de l'autre.

Où allez-vous ?

San Simeon, puis retour à San Francisco. Je retourne à Montréal dans quatre jours.

Ça vous donne le temps de venir avec moi. On rendra la voiture à Santa Cruz. Je fais mes livraisons et on rentre à San Francisco ensemble.

Je ne connais pas votre nom.

Thomassss, en fait Tom, et le vôtre ?

Amélie.

Emily ?

Oui, c'est à peu près ça.

La camionnette brune démarre en douceur, sa bâche bien arrimée au châssis. Amélie embraie, docile.

Il fait nuit lorsqu'ils entrent dans San Francisco, après une journée très gaie. Livraisons de meubles, commande de matériel, visite de Santa Cruz et Monterey, déjeuner mexicain. Tom a bousculé Amélie sans formalités ni protestations de sa part.

Le cœur de North Beach a gardé ses parfums de cuisine italienne. Si elle n'avait pas autant sommeil, elle se promènerait dans ces quartiers colorés où ateliers d'artistes et boulangeries jouent à tu et à toi.

Vous avez sommeil ?

Ouiiiii !

Je suis au bout de mon rouleau aussi.

Il habite à l'étage, au-dessus de l'atelier, un loft sans atours, non sans grâce.

La chambre d'ami est par là, la salle de bain en face, les draps et les serviettes sont propres, dormez tard, pas besoin de descendre à l'atelier avant midi. Il fera beau, on prendra le petit dèj. sur la terrasse. Salut.

Il décide. Elle acquiesce.

Un bain de lumière l'éveille. La chambre est dégagée, sereine, meublée de quelques objets aux lignes sobres. Silence. L'hôte récupère. Opération pointe des pieds. Douche, brossage de dents, de cheveux, d'ongles.

Les bruits de la rue se pressent derrière les vitres sales. Au loin, les voiliers dansent dans la Baie. À l'est Telegraph Hill, à l'ouest Nob Hill.

Faim. Cuisine. Un couloir y mène, bordé de photos de beaux meubles anciens.

Tiroirs et armoires bien rangés, café italien, pain cramique, fruits frais, fromage blanc mi-maigre. Ordre.

Une porte claque.

Il a parlé d'une terrasse. Bananiers, oléandres, fines herbes en bacs, et enfin une petite table où poser le festin.

On dirait que le ciel blanchit.

Tom apparaît dans l'encadrement de la porte, les hanches dans un drap de bain, la poitrine large velue, le sourire blanc.

Wow ! Service de première. Faut pas trop me gâter, j'y prendrais goût.

S'il pouvait passer un tricot ! Ce corps épais qui sent bon la dérange. Il s'assoit, boit le jus qu'elle a pressé, plisse des yeux. Elle a tout d'un coup envie de jouer au chat avec son épaule.

Il est à l'aise, comme si elle était sa sœur ou pire, sa mère. L'idée lui refroidit les envies, elle verse le café.

Il plante de bonnes dents dans une tartine épaisse, s'interrompt pour raconter des histoires qu'elle n'écoute pas, les yeux accrochés à sa peau cuivrée. Le couteau va de la bouche au pot de confitures. La voix traînante remonte en fin de phrase.

On s'habille et on descend à l'atelier.

À vos ordres.

Il faut sortir dans la rue pour entrer dans l'atelier, les deux étages ne communiquent pas.

Pour une surface de travail maximale.

Le rez-de-chaussée est deux fois plus grand que l'étage, ajouté dans un deuxième temps quand l'immeuble servait d'entrepôt. Des fibres en suspension piquent les yeux, des parfums de résines et de pigments brûlent les narines.

On s'y fait rapidement.

Il file à l'administration sans plus s'occuper d'elle. Les ouvriers la saluent d'un air entendu. Fille d'un soir ? Son âge la met-elle à l'abri des clichés du genre ?

Un tapissier lui sourit, elle s'approche.

Vous êtes du métier ? dit-il d'un air inquiet comme s'il travaillait au noir.

Elle a envie de décliner ses titres.

Pas vraiment. Ça vous gêne si je vous regarde travailler ?
Mon nom c'est Luigi. Je termine la mise à blanc. La bourre de crin a été tassée et cousue. Du crin blond, de cochon exclusivement, qui demeure vivant pendant vingt ans !

Fier. Ses mains sont trapues, marquées, jaunies. Il lui tend les gouges, la laisse caresser les belles étoffes. Il hoche la tête, poursuivant pour lui seul une sorte d'oraison funèbre.

Un art qui disparaît. Ça fait pas vivre son homme dans le luxe, c'est vrai...

Tom revient, enjoué.

Votre métier n'est pas si éloigné du mien. Le vôtre vit dans les terres cuites, le mien dans le crin de cochon. C'est pareil. Venez.

Il la tire par la manche.

Le ciel a remis son bleu du matin avec en plus quelques nuages pommelés. Il vente de la Baie. Des otaries luisantes et grasses paressent sous les pontons de Fisherman's Wharf.

Urgent besoin de rapprochement, si elle fait un pas en arrière, leurs corps se touchent. Il fait un pas en avant, colle sa joue contre son oreille, étreint ses hanches. Intimité conquise en parlant d'autre chose. Illusion de fusion, douce, douce illusion.

Rentrons, dit-elle.

Le commandement l'étonne. Il sourit tendre.

Elle veut toucher la toison de sa poitrine. Des coutures craquent. Elle trébuche dans l'escalier qui mène au loft, le jean en tire-bouchon. Ils se lèchent comme des gamins qui ne savent pas s'y prendre, trop de salive, trop de dents.

Pas pris le temps de faire la lumière.

Samou n'en peut plus ! Les séances du matin sont une longue série de jérémiades où chacun veut être plus mal en point que l'autre, avoir eu une enfance plus terrifiante, des parents plus méprisables.

Maudite gang de poqués ! se répète-t-elle ennuyée, bras croisés, avachie sur sa chaise, en colère contre sa mère qui a gagné cette manche.

Elle est là depuis une semaine pour vingt-huit jours. Rien dans ce qui s'y déroule ne la concerne. Elle n'est pas comme cette masse inculte, issue de milieux défavorisés, certains même judiciairisés, très proches de ceux dont sa mère s'occupe en disant qu'elle fait dans l'humanitaire.

L'endroit est haïssable ! Dans le quartier des filles, on dort à cinq dans la même chambre minuscule, tandis que les gars sont logés par trois. Quatre douches pour trente femmes, autant pour quinze hommes. Les tâches sont réparties en fonction des genres, vaisselle, lessive, préparation des repas dévolues bien sûr aux nanas ; nettoyage des planchers, entretien du terrain, lavage des minibus aux mecs. Les thérapeutes disent que le rétablissement passe par le décrochage des chiottes, que quand on sait faire ça, on prend la vie avec humour.

La bouffe est chiantie ! Des fritures molles, du chou, des navets, du pâté chinois, du spaghetti aux boulettes. Pratiquement pas de fruits frais ni de légumes verts. Des soupes en canes, du baloney, du pain blanc tranché, du lait écrémé. De la saucisse et encore de la saucisse. Ici on s'approvisionne aux banques alimentaires, à même ce que les marchands ne peuvent plus vendre. Samou est dégoûtée !

Samou, ça t'intéresse ce que dit Daniel ?

Ouais, ben moyen !

Es-tu avec nous ?

Ouais.

C'est à ton tour de nous parler de toi. Pourquoi es-tu ici, à ton avis ?

Parce que ma mère l'a exigé, sinon elle me fout à la rue.

Et pourquoi ferait-elle ça ?

Parce que toute la journée et depuis des années elle s'occupe des poqués comme vous autres et qu'elle veut pas en avoir une en permanence à la maison.

C'est la seule raison d'après toi ?

...

Tu hésites ?

Ben, j'sais pas quoi répondre. Tout ce que je sais, c'est que c'est pas ma place ici.

Et pourquoi ?

Je suis pas droguée, je suis pas accro au jeu, je fais que boire un peu trop de vin de temps en temps, ça m'aide à dormir, je suis insomniaque. Y a des tas de gens qui font ça, on les fout pas en taule pour ça.

Tu penses qu'ici c'est la prison ?

Quasiment.

Silence, tous font silence et regardent Samou qui regarde le plancher de prélat drabe.

Quelqu'un veut réagir à ça ? demande la thérapeute. Oui, Daniel ?

Ben, Samou est nouvelle, c'est sa première thérapie. On pense tous à peu près la même chose la première fois. Pis, quand on revient, ici ou ailleurs, moi j'ai fait huit thérapies en vingt ans, on finit par comprendre qu'ici au moins on est en sécurité, on n'est pas dans la rue et que, à force de se faire rentrer dans le crâne les douze étapes, on va finir par les franchir toutes.

Samou se lève brusquement, renverse sa chaise, se précipite vers la porte en criant qu'elle ne vivra pas cette torture huit fois en vingt ans, qu'elle va se suicider bien avant.

L'air siffle entre les lèvres de Tom. L'étau de ses bras emprisonne Amélie. Elle tente une retraite. Envie de pipi, ça presse.

Faut que j'aïlle faire pipi.
Non, toi pas quitter moi.
Vais tout mouiller.
M'en fiche.
Viens pipi avec moi, siamois.
Bonne idée, vivre en siamois.

Douche, rires, pousse-mousse, étreinte, plaisir. Jeunesse revenue. Baisers, comme on collationne.

Redépart dans la ville blanche. Union Square, Castro Street, Cow Hollow. Nerveuse griserie, agitante sensualité. Angle Grant et Bush : le Dragon Gate. Tom lui raconte qu'une croyance chinoise dit que les amants qui s'enlacent sous les yeux globuleux de la bête sont liés à jamais.

Es-tu prête à aller jusque-là ?

Le temps de la rigolade n'est plus, son regard est devenu grave. Prendre le risque sous la porte monumentale, plaqués l'un contre l'autre, de la tête aux pieds. Longues minutes où le serment pourrait naître.

La foule est dense. On leur bouscule des sacs à provisions dans les jambes. Des voix haut perchées clabaudent en chinois ce qui ressemble à des injures. Une vie remuante se déroule en bas, comme un film qui ne les concerne pas.

Fusion. Traquenard ou aboutissement ? Péril ou fruit ?

Ils s'écartent, hagards, épuisés. Il faut marcher. Pression des doigts, boule dans la gorge, sortilège chinois. Il faut marcher, se taire, se défendre de n'y pas croire sous prétexte que trop est arrivé trop tôt. Le dragon thaumaturge revendique toute la place. Ne pas parler de ce qui leur arrive. Surtout, ne pas en parler déjà.

California Street, Embarcadero.

Deux places, aller-retour.

Brillante Baie, glissement du traversier, oiseaux sans voix, raison en cavale. Corps à corps, cœurs battants. Cône d'ablation. Minutes qu'on voudrait intemporelles.

C'est la dernière douche qu'ils prennent ensemble. Ils n'ont parlé de rien, ni du néant sans date que sera l'après-départ, ni de leur vie qu'un continent sépare. Dans quelques heures, un avion décolle qu'elle n'a pas envie de prendre.

Il faut un gage.

Elle saute de justesse sur le marchepied du cablecar en mouvement, sans savoir où il l'entraîne encore. Union Square, un joaillier au teint gris à qui Tom tend l'annulaire gauche d'Amélie.

L'Éternité en trois ors.

Pressée de poursuivre une cérémonie dont elle ignore le protocole, elle court derrière Tom qui la tire, impatient. Stockton Street, petit parc fleuri.

Tom prend le triple anneau, le lui passe au doigt, colle ses yeux au fond des siens.

Amélie Mayo, je jure de t'aimer pour l'éternité.

Elle entend cette voix pour la première fois.

Bourdon dans les oreilles, estomac dans la gorge, il faut boucler la ceinture, redresser la tablette et blablabla. Le bruit des autres, plus épais qu'avant Thomas. Elle est ici où elle ne veut pas être. Parfums de peau, rappel à l'ordre, élans du cœur, résistance, yoyo de San Francisco à Montréal, non-stop. Rentrer au pays ainsi chargée entraînera des problèmes à la douane, c'est sûr.

Et votre permis d'importation d'une telle cargaison d'amour, Madame, il est où ?

Sans les trois anneaux enlacés, conclurait-elle à la chimère ou à l'affabulation ? Atterrissage. Soulagement presque. La distance va revisser sa tête sur le bon axe. Reprendre contrôle, retrouver l'ordre de la petite maison, les câlins de Bredouille, l'austérité d'une vie de chercheur. Et puis ce sera le temps du jardin. Labeur éreintant qui purge, contact avec la terre qui purifie. Avec Henri le voisin prévenant, remplacer quelques bardeaux du toit, consolider le muret de pierres, refaire les peintures extérieures. Harmonie à tout prix. Retrouver le contentement dans les jours sans bouleversement.

Réintégrer son clone sur le sentier qui mène à la maison, transcender le temps des folles aventures. Passer le seuil, ranger dans l'album la mémoire d'une silhouette délicieusement dense.

Au répondeur, trois appels en dix jours. On est peu de choses.

Allez, misérable roquentin, à la raison !

Retour à la vie studieuse.

Un jour pousse l'autre, train-train discipliné, obnubilation. Travail le matin, promenade au bois avec Bredouille l'après-midi, lectures bénédictines le soir. Laurence est à la mer, Albert Finch, en Chine, Antoine, nulle part.

Pas un mot de Tom. Messages laissés sans suite. Méprise ? Fantasma ? Cynisme qui lui aurait échappé ? Les trois anneaux enlacés la rassurent un temps, puis opacifient le mystère.

Organiser une nouvelle tournée de conférences ? Pas la saison et, de toute façon, pas de commanditaire. Les dernières publications se vendent mal, la bourse d'études s'épuise, le tas de bois fond, l'été est froid.

Se rappeler une résolution prise en sortant d'Antoine : plus d'mari, plus d'ennuis !

Elle se fait couper les cheveux, s'impose un régime draconien, pousse Bredouille aux limites de la vertu, se recycle en sanskrit, pratique la culture des orchidées et s'endort tous les soirs ratatinée au fond du lit. Le temps passe, tout juste, mais il passe.

Puis un matin, les deux mains dans le sarclage de fin d'été, elle entend de sous son chapeau de paille, une voiture qui grimpe le sentier. Bredouille jappe. Appuyée à la brouette, yeux plissés à contre-jour, elle voit venir un jean américain. Elle se lève. Tom enlace la souillon qu'elle est.

Immobiles, refusionnés, parfums de citronnelle et tabac mêlés, elle ne veut plus qu'une chose, que l'instant demeure.

Il prend sa taille amincie par l'absence. Ils entrent dans la petite maison, comme s'ils en avaient ensemble dessiné tous les angles.

Tom déplace les choses, met ses bottes sur le chintz des fauteuils, enfume l'air, éructe après la bière. Il laisse ouverte la porte des w.-c., inonde la salle de bain, fait brûler le lait du café. Il gave Bredouille qui l'adore illico. Univers chamboulé. Bienheureux quart d'heure ? Éphémère vie de cocagne ?

Amélie, veux-tu m'épouser ?

La mer soulève sa lourde masse gris-bleu. Le fond de l'air devient sucré. C'est l'heure exquise où la plage se vide des peaux huilées, où la lumière devient rasante, découpant en lamelles chaque vague micacée.

Laurence s'étire comme un gros chat paresseux. Sa peau sent le roussi et la noix de coco, revit, s'anime. Elle a pris des couleurs dont elle avait oublié les bienfaits. D'avoir osé se dévêtir, exposer ce corps qu'elle n'aime pas, profiter de ce temps pour elle seule, sans partage, sans don de soi, la renverse !

Si Amélie ne l'avait pas menacée de la faire coffrer, n'avait pas tout arrangé jusqu'au moindre détail, serait-elle partie se reposer de tous ces mois de galère ? Quand a-t-elle fait ça la dernière fois ? Jamais, en fait ! Elle n'a jamais pu, ou voulu, se permettre cette dépense. Aujourd'hui, les choses se posent en une perspective différente. Elle est partie en vacances, une fois Samou partie en thérapie. Une façon comme une autre de dégoupiller le réflexe coupable, pour un temps.

Une amie d'Amélie, hôtelière pour une grande chaîne, lui a obtenu un rabais substantiel au Camino Real d'Ixtapa-Zihuatanejo. Elle peut vivre ces jours de grâce sans parler à quiconque, bouger, commander son repas, se promener sans interférence, sans compromis. Alors, elle s'impose le silence, elle qui pourtant parle le plus pur castillan.

Aucune envie de faire mes preuves linguistiques. Quel bonheur que celui de me taire enfin !

Entre le départ de Samou et le sien, elle a fait maison nette. Les maigres possessions de sa fille ont été triées, lavées, rangées avec des sachets de lavande, au sous-sol de son immeuble. Il a fallu décider de ce qu'elle pouvait donner aux bonnes œuvres et de ce qu'elle devait garder pour le moment où Samou, guérie, reprendrait pignon sur rue. Éprouvants moments où elle a eu le sentiment de régler les affaires d'une morte.

Et puis, il y a eu le problème du matelas ! Cet objet grand confort, offert à sa fille à peine dix mois plus tôt, était devenu image de détresse. Maculé de tous les jus qu'un corps peut exprimer, il puait au point où l'appartement de Laurence, pourtant vaste, sentait la petite mort minable et lente. Elle l'a fait nettoyer par un expert qui

avouait avoir rarement vu chose pareille. Antibactérien, javel à forte concentration, vapeur bouillante sous pression, la totale ! Trois jours plus tard, le matelas puait toujours. Laurence faisait brûler de l'encens, mettait le ventilateur dans la chambre, ouvrait grand les fenêtres malgré la pluie. Rien n'y fit. Elle finit par le faire emporter par les services municipaux, comme un objet ensorcelé.

Bien installée sur la plage protégée de son hôtel, elle s'empêche de penser à ces moments éprouvants. Laurence a un talent inouï de survie. Dans l'avion qui l'a amenée au Mexique, elle a pris la décision de laisser derrière tout ce qui risquait de créer de la friture sur la ligne de transmission de bien-être.

Elle s'en tient à sa promesse et allonge ses pieds étroits et dorés qu'elle trouve bien faits, pour la première fois de sa vie.

Il ne lui est pas toujours facile de tenir ses résolutions. Lorsqu'elle croise sur la place du village des femmes propulsées par la puissance de leurs vingt ans, une colère monte en elle dont la violence l'étonne. L'enfant qu'elle a conçu ne sait pas faire cela ! S'ouvrir à ce qui n'est pas elle, voir ailleurs ce qui pourrait la nourrir, chercher en dehors de soi des raisons de vivre. Dans ces moments-là, Laurence en veut à la vie de l'avoir privée du bonheur de voir grandir un être fort. Elle n'a qu'une fille et celle-ci est infirme, pire que ça, elle souffre du mal de vivre ! Et elle-même, sa mère, n'y peut rien. Cette pensée ajoute un peu de sel dans la blessure encore si vive. Même si Samou s'en sortait, Laurence craindrait toujours la rechute, épiant les gestes de son enfant, cherchant le pire et finissant peut-être par l'appeler sur elles. Le loup est toujours dans la bergerie !

La terrasse du *Paseo del pescador*, où Laurence se repose d'une longue promenade sur la plage, sert une margarita parfaite ! La meilleure tequila blanche, du jus de citron vert frais pressé, trois gouttes de triple sec et de la fleur de sel sur le pourtour du verre glacé. Une merveille qui fait tourner la tête et oublier que les vacances prennent fin demain ! Elle rentrera rassérénée, amincie, dorée à point. Ses cheveux ont pris une nuance vénitienne qui lui donne bonne mine, ses yeux d'un vert étonnant pétillent d'un nouvel éclat. Quinze jours à libérer son corps des camouflages qu'elle lui impose depuis si longtemps et le voilà qui collabore. Elle se sent presque jolie, pour une fois. Il lui semble d'ailleurs qu'on la regarde différemment qu'à son arrivée dans ce pays où les jolies peaux s'exposent pourtant sans réserve.

Señora, yé vous réssers oune margarita ?

Émilio, le garçon du bar, dont elle a remarqué la souplesse tranquille, se penche vers elle, posant deux bras bien faits sur la petite table de bois roux. Une mèche sombre lui barre le front. Tout de suite, Laurence prend conscience du corps moite et dense de l'homme qui lui parle d'une belle voix ronde.

Yé terrminé mon serbice, yé peux mé joindre à bous ?
Avec plaisir, s'entend-t-elle dire, étonnée.

Il revient avec un plateau coloré portant deux ballons glacés, une grande jatte de tortillas et un bol de guacamole parfumé.

La especialidad dé la casa, lance-t-il avec un clin d'œil.

Le sourire d'Émilio est désarmant lorsqu'il se penche vers elle pour ponctuer une phrase, préciser un mot dont le sens pourrait échapper à Laurence. Elle ne lui dira pas qu'elle parle l'espagnol aussi couramment que le français, l'anglais, l'italien et l'allemand, parce qu'elle s'amuse des efforts du jeune homme qui confond les sons dans le passage d'une langue à l'autre.

Les chips sont fines et craquantes, à peine salées. La brise devient sucrée. La lumière déclinante et les margaritas inspirent à Laurence l'envie de jouer un jeu qu'elle ne connaît pas bien, celui de la séduction dont Émilio pratique l'art avec

gentillesse. Celle qu'on a oublié d'aimer depuis si longtemps sent un rythme nouveau onduler ses hanches lorsque le jeune homme lui demande à l'oreille s'il peut l'emmener visiter son jardin secret.

La fin des vacances l'empêche de faire des manières. C'est avec une volupté ancienne qu'elle s'étend auprès de l'homme d'un soir qui a tout son temps et le prend.

Amélie qui dort mal, se lève de plus en plus tôt. Seule la musique l'apaise. Arvo Pärt égrène ses trois notes *Für Alina* pendant qu'elle s'affaire à classer, déchirer, jeter des papiers, des écrits, des documents jadis utiles. C'est au petit matin qu'il faut se débarrasser des vieux papiers. Le soir ce n'est plus possible, quand les archives ont livré leurs secrets.

Sa maison est si petite qu'elle ne peut accumuler les choses sans risquer d'être ensevelie par un désordre qui deviendrait vite insupportable. Tom lui manque ! Il est parti à San Francisco liquider ses affaires. Leur projet est qu'il revienne ensuite tenter sa chance au Québec. Inquiétudes, doutes, envie que ça fonctionne, besoin d'être rassurée. Tom est si jeune ! Treize ans de moins qu'elle. Comment ces couples vieillissent-ils ? L'aime-t-elle vraiment ? Qu'est-ce qu'aimer ? Serait-elle prête à donner sa vie pour lui ? Certes, non. Elle en finirait pour se débarrasser d'un état devenu insoutenable, pas pour quelqu'un d'autre. L'aime-t-elle alors suffisamment pour refaire sa vie avec lui ? Elle n'a pas à refaire quoi que ce soit, tout est bien comme c'est... quelle motivation la pousse alors à avoir un tel désir de lui à ses côtés, en permanence ?

Lorsqu'elle est lovée contre lui, ses doigts jouant dans les poils dorés de sa poitrine, lorsqu'elle lui fait un amour intense et tranquille, qui la fouille jusqu'aux limites de ce qu'elle peut prendre, alors oui, dans ces moments-là elle est folle de lui et jure de tout faire pour qu'ils ne soient plus jamais séparés. Mais maintenant, en cette minute même où la distance lui impose de se protéger, de surhausser le rempart, alors elle ne sait plus. Elle ne sait plus si elle peut troquer un ordre chèrement acquis pour une aventure sans filet.

Tom a 32 ans, il possède un pécule dont l'importance dépend du succès de ses négociations du moment. Amélie gère une trésorerie modeste, mais les beaux meubles et objets raffinés entreposés, s'ils étaient vendus à leur valeur, pourraient lui rapporter une petite rente.

S'il était ici à portée de sa main, elle jurerait pouvoir faire face. Mais, il n'est pas là et il ne téléphone pas. Serait-elle condamnée à perpétuité à se languir de Fantômas ?

Elle reprend ses travaux d'une âme lassée d'autant d'incertitude. La University of British Columbia l'invite à prononcer deux conférences à l'occasion d'un colloque

international qui se tiendra à Vancouver en septembre. Pour se fouetter les neurones, elle choisit des sujets aussi variés que passionnants, ici, la cérémonie du thé dans le Japon du VII^e siècle, là, l'organisation sociale émergente dans le monde obeïdien à la fin du IV^e millénaire.

Il lui faut replonger dans un temps de discipline spartiate, ne pas se laisser distraire, organiser sa vie pour que toutes les énergies se concentrent sur la tâche à accomplir. Elle sait comment tisser le contexte propice à la création d'idées nouvelles, d'angles d'analyse insoupçonnés jusque-là. Elle sait qu'en posant des gestes systématiques, le bonheur de la découverte prendra toute la place, dans une semaine, dans un mois, mais il sera là, indéniablement. Et cela, au moins cela, est sous son contrôle, fil à fil.

Elle ne voit plus le temps passer. Bredouille vient faire son tour à l'occasion, mais c'est à la ferme d'Henri qu'elle préfère passer des jours plus divertissants qu'avec cette mémé studieuse. Voilà justement le voisin qui approche de son pas lent, botté contre la boue des sentiers.

B'jour Madame Amélie, z'ête toujours occupée à des machins savants ?
Savants peut-être pas, mais intéressants pour moi en tout cas.
Tu viens Bredouille ? Les merles sont rev'nus, on va prendre par le chemin du père Genoï pour pas déranger les p'tites mères qui s'installent. Vot' chien en rate pas une, m'dame, c'est une bonne bête. Ch'pourrais l'emmener chasser c't'automne si vous me laissez l'entraîner c't'été.
Mais oui Henri, bien sûr.
Bon, c'est bon d'même d'abord. Salut !
Au revoir !

Et les voilà partis, l'homme voûté et la petite chienne devenue haute sur pattes, pour un après-midi de confidences et de découvertes. Elle ne les envie pas, Momoyama l'attend au salon de thé.

Entre deux séances appliquées, elle prépare le jardin aux éclatantes lumières de mai. Juin approche avec ses floraisons généreuses qui remplissent la petite maison de bouquets parfumés. Elle en met partout et il en pousse toujours davantage. Les pivoines très mûres, roses, grenat ou blanches, exhument leur parfum têtue. Bientôt, elles seront ratatinées dans le vase de fleuriste où elle les a immergées avec quelques branches *d'alchemilla mollis* d'une chartreuse du plus bel effet. Le chèvrefeuille n'a jamais été aussi beau. Hélas, elle l'a planté trop loin de la fenêtre pour capter son odeur poivrée sucrée à la tombée du jour.

Amélie ne se lasse pas de ce paysage tranquille et rassurant. Tout continue d'être d'un vert si lumineux qu'on dirait liquide. Son jardin s'étale, déborde des cadres restreints qu'elle lui a donnés au départ. Les vesces grimpent déjà aux tiges encore minces. Avant la fin de l'été, il faudra mater quelques espèces trop généreuses. Au-delà de son domaine en mouchoir de poche, le champ d'Henri est épais, velouté. Les fleurs de pommier commencent à peine à ponctuer le paysage de leurs touffes blanc-rose. Bientôt, les jaseurs des cèdres s'en régaleront. On ne les voit qu'en cette saison, elle ne sait pas où ils vont ensuite, quand le cœur des fleurs se prépare à devenir pomme.

Puis un matin, alors qu'elle éboutonne les rosiers, elle entend de sous son chapeau de paille, une voiture qui grimpe le sentier. Elle pose la serfouette, vaguement consciente que la scène qui va se dérouler est une répétition d'une précédente. Yeux plissés à contre-jour, elle voit venir un jean américain. Tom est là, présent et enjoué comme s'il était parti faire une course au village.

Es-tu bien certaine de vouloir encore m'épouser, Amélie Mayo ?

Le fret de Tom est arrivé enfin. Il a fallu construire un hangar-atelier pour contenir les outils et les meubles de travail dont il n'est pas question qu'il se sépare. C'est son trésor le plus précieux ! Le reste est limité et tient tout juste dans la petite maison qu'il parle déjà d'agrandir. Henri lui donne un coup de main. Drôles de scènes où deux hommes bavardent sans interruption chacun dans sa langue.

Amélie poursuit ses recherches malgré le bouleversement que l'installation de son amoureux entraîne. Bouleversements qu'elle vit avec une joie encore mêlée de doutes qui finiront bien par céder au fil des jours. Elle a modifié son horaire, se levant à 5 heures, pour consacrer la matinée à ses travaux et le reste de la journée à son amant de belle humeur.

Tom a fabriqué des meubles de jardin si soyeux au toucher, si ronds de lignes qu'on y fait la sieste, après un déjeuner coloré de beaux légumes d'été et de gambas grillées. Alors qu'elle profitait peu du jardin sauf pour l'entretenir, ils y vivent maintenant autant que le temps le permet. Un nouveau bonheur s'installe dans l'espace qu'on lui laisse comme le fait l'eau une fois libérée.

Dis donc Milie...

Hum... ? Elle lève les yeux par-dessus ses lunettes, empêtrée dans les interprétations contradictoires du motif « vol de moineaux » dont s'ornent les boîtes à thé laquées : les natsume.

C'est pour quand la cérémonie de mariage ?

Elle pouffe, s'imaginant ridicule dans une robe à crinoline et mancherons frangés.

Tu veux vraiment qu'on se marie ?

Arrête tes questionnements ! On en parle depuis bientôt un an, moi je veux finir ma vie avec toi, un point c'est tout. Et puis, une fois marié à une Québécoise, mes papiers d'immigration seront réglés.

Et puisque nous sommes tous les deux orphelins, enfants uniques sans progéniture, on fera une jolie fête au jardin avec les quelque trois amis qu'on a. Sera pas trop coûteux !

Je m'occupe de tout, continue de plancher sur tes boîtes à encens.

Thé !

Comment ?

Je m'intéresse aux boîtes à thé, pas aux boîtes à encens.

Au fait, faudra que tu me parles de ton travail que je ne peux même pas lire. Quand donc vas-tu écrire en anglais ?
Justement, je rédige un premier jet en français que je devrai traduire ensuite pour Vancouver.
On pourrait se marier là-bas alors ?
Et priver nos nombreux amis de se joindre à nous ?

Tom lui masse les épaules de ses grandes mains d'ouvrier habitué aux matériaux nobles. Il se penche sur elle, frotte sa bouche ronde presque enfantine dans le cou d'Amélie qui ronronne, séduite.

Je t'aime ma vieille.
Moi aussi mon jeune.
Tu t'aimes aussi ?

Comment va Samou ?

Elle trime dur. À peine sortie de thérapie, elle s'octroyait une récompense, comme d'hab ! Et rebelote, la ronde des urgences a repris, tu connais bien le topo. Grâce à l'une de nos travailleuses sociales, on a trouvé une clinique, pas très loin de chez toi d'ailleurs, où elle est pour six mois minimum. Elle enrage, me déteste, menace de se sauver, mais elle ne le pourra pas. Si elle a cru que la cure vingt-huit jours était contraignante, elle aura vite compris que c'était le Club Med en fait. Là où elle est, ça passe ou ça craque. On n'y traite pas seulement les dépendances, mais d'abord les problématiques de santé mentale. On me dit beaucoup de bien de cette approche, quatre bénévoles du bureau sont passés par là et ont, à peu près, repris contrôle de leur vie.

À peu près ?

Ils demeurent des êtres fragiles, constamment en alerte. Mais, comme on dit, ce qui ne nous tue pas nous rend fort ! Tu sais, ces vacances à la mer, déjà loin hélas, m'ont forcée à prendre une distance d'avec les problèmes de ma fille. Ce sont ses oignons, j'ai les miens. C'est vrai ce qu'on dit des vertus d'un changement de décor. On transporte pas nécessairement nos bibittes d'une planque à l'autre.

Laurence passe la semaine avec eux. Tom et elle s'entendent comme larrons en foire. Pendant qu'Amélie termine ses traductions, ils préparent les repas, font le ménage, s'occupent de Bredouille, nettoient le jardin, fendent le bois. Les trois amis arrivent à ne pas s'encombrer dans un espace pourtant restreint, y glissant avec tendresse et harmonie.

Voilà, c'est terminé. Je suis prête à soumettre tout ça à un comité de lecture dont vous êtes les deux membres exclusifs !

Au tour d'Amélie de prendre la direction des opérations pendant que Laurence et Tom lisent, discutent, raturent, s'obstinent sur le ton du discours, les détails que l'un trouve lourds, l'autre fascinants, la qualité de la langue dont Tom revendique l'expertise.

Tiens, écoute ce passage « *Natsume* are the lacquered tea jars that, along with ceramic tea jars and *kogo*, formed... » On ne dit pas “that” mais bien “which”. Je ne suis qu’un manoeuvre, mais je sais ça.

Ok, ok ! L’avocate des pauvres s’incline bien bas devant le manoeuvre instruit dont l’anglais est la langue maternelle.

La seule d’ailleurs ! lance Amélie depuis la cuisine où elle prépare des fajitas végétariennes.

Fais pas chier, Milie, on sait bien que vous deux c’est du multilinguisme mur à mur !

Seulement quadrilingue dans mon cas, précise Amélie, si on tient compte du sanskrit.

Laurence retourne en ville et au boulot, rassurée quant au bonheur de son amie. Elle rapporte une belle énergie qui va l'alimenter pendant quelque temps, dans les parcours difficiles à entreprendre.

Amélie et Tom bouclent leurs valises pour un séjour de deux semaines à l'autre bout du pays. Leur amour est né du côté du Pacifique, c'est sur ses rives qu'ils ont choisi de se marier.

Elle cache dans sa valise une tenue de circonstance pour la nuit de noces. Il développe un trac de collégien transi d'amour pour sa belle tanagra.

Ils ont deux jours pour appréhender Vancouver avant que ne commence le colloque auquel Tom veut assister. En flash inopiné, Amélie pense à Antoine qui n'a jamais lu une seule ligne de ses écrits, n'a jamais assisté à une seule de ses conférences.

À peine leurs valises déposées à l'hôtel, ils partent en goguette dans le centre urbain rutilant qui les séduit tout de suite. L'acier, le verre et le béton se conjuguent dans une impressionnante notion d'ensemble monumental. Le puzzle en désordre qu'était Vancouver il y a trente ans a été réorganisé de mains de fer. Piétons, cyclistes et paysages ont droit de cité, la voiture n'est pas reine en ces lieux qu'aucune autoroute ne traverse.

Ils partent de bonne heure, se promènent de quartier en quartier jusqu'au soir : Robson Square, Canada Place, Gastown, English Bay, False Creek. Ils prennent le waterbus pour Granville Island, le skytrain pour revenir au centre manger des tapas japonaises et des nouilles udon savoureuses.

Ils sont heureux, sans fioritures qui dépassent, amoureux et attentifs l'un à l'autre. Tom est cool, facile à vivre, tolérant, Amélie, enthousiaste, plus rigide, mais ouverte à ce qu'il lui offre, soit le cours tranquille d'une journée partagée. Et les heures s'empilent, une à la suite de l'autre sans éclat indu, sans ternissure.

L'ostentation de sa vie avec Antoine est loin, si loin d'elle à présent, qu'elle en oublie jusqu'au sentiment de fallacieuse sécurité qu'elle en retirait à l'époque. Des images d'autrefois continuent d'émerger, de temps en temps, tels les derniers soubresauts d'une vie qui s'attarde. Ce jour d'automne, par exemple, où revenant de voyage, elle avait trouvé le jardin ratissé sec, par les bons soins d'un Antoine sans poésie. Elle avait plongé à deux mains dans les sacs de feuilles rangés le long du trottoir, pour les vider de leurs écailles d'or, les ébouriffer, les défroisser, les lisser avec ardeur et les replacer enfin là d'où elles n'auraient pas dû bouger. C'est peut-être à cet instant précis qu'elle avait décidé de ne plus vivre avec un fruit aussi sec.

Elle était rentrée ensuite dans la grande maison cossue, répandant sur les moquettes orientales nouées main un peu du jardin collé à ses semelles. Telle une visiteuse, elle avait erré de pièce en pièce, remarquant pour la première fois combien ces lieux sentaient le grenier de notaire. Quand donc avaient disparu les musiques affolantes, cuisine gloutonne, fous rires débiles ?

Hélas, il avait fallu laisser là ses jardins magnifiques. Les rosiers allaient redevenir églantiers, les vivaces s'épuiseront de n'être pas soignées, le chat jaune de la voisine pourrait se régaler des carpes de l'étang. Antoine ne supportait pas qu'on ait besoin de lui.

Bien sûr, après le départ d'Amélie, il avait embauché une armée de jardiniers qui avaient rendu impeccables, mais sans âme, ces jardins qu'elle avait dessinés avec une passion maladroite. Une seule fois depuis leur séparation, était-elle revenue voir son ancienne maison. Elle avait rangé sa voiture le long du trottoir, examiné la façade aux corniches refaites de frais, parcouru du regard les massifs fleuris autrement. Amélie n'avait rien reconnu ! Pas le moindre drageon qui portât la trace de leur vie ensemble, pas le plus petit chicot qui témoignât de dix années partagées.

Elle s'était précipitée au fond de sa vieille voiture quand Antoine était arrivé prestement au volant d'une grosse cylindrée sportive et au bras d'une jolie platinée filiforme comme il les avait toujours aimées. Pourquoi avait-il épousé Amélie, l'intello raffinée et élégante certes, mais discrète et sans beaucoup d'éclat ? Laurence avait une théorie à ce sujet. Selon elle, Antoine était un affairiste plus efficace que brillant qui avait besoin de se dédouaner auprès des gens plus

cultivés que lui. Amélie lui fournissait un sauf-conduit de bon aloi qui ne lui jetait pas d'ombre.

Où es-tu ? Tom lui touche l'épaule, inquiet.

Amélie sursaute

Hum ? Oh ! quelque part dans ma vie d'avant où il m'était impossible alors d'imaginer pouvoir être aussi bien que je le suis avec toi.

Il se colle à son dos, lui caresse le ventre, ébouriffe ses cheveux, dépose un léger baiser dans son cou.

J'ai pensé à quelque chose de cool.

Dis toujours.

Je t'ai parlé de mon ami Frederick, le Néo-Calédonien ?

Oui, oui, tu m'as dit qu'il est très beau et très grand.

Je vois, c'est de ça seulement que tu te souviens !

Ouais !

Sois contente, on va le voir, il habite Granville Island avec sa copine Anna. On est invités sur leur voilier pour une surprise que je t'ai organisée avec leur complicité.

Chouette ! C'est pour quand ?

Samedi.

À quelle heure ? Parce que la conférence de clôture devrait se terminer vers midi, ensuite il y a le lunch...

Tu laisses tomber le lunch. Je te réquisitionne dès midi.

Bon... Mais, tu ne veux pas m'en dire davantage ?

Oui, il faut porter, toi et moi, quelque chose de blanc, de léger pour un après-midi très exclusif de voile dans la baie.

Amélie tape dans ses mains comme une gamine.

J'en rêvais, j'en rêvais qu'on se promène sur l'eau ici ! Comme je suis contente mon biniou.

Elle lui saute au cou, toute excitée de la surprise, en faisant semblant d'en ignorer l'objet ultime.

Tu viens avec moi faire les boutiques alors, car je ne suis pas certaine
qu'on a mis dans nos malles ce qui convient ?
Non, interdit de faire ça ensemble.
Oh ! bon et quand trouverai-je le temps ?
Ton problème, pas le mien. J'ai plein de chats à fouetter d'ici là.

Ils rient. Leurs yeux ont l'éclat de ceux qui ont oublié d'être méfiants.

Amélie n'a jamais aimé les conférences internationales auxquelles elle se soumet aux deux ans, par acquit de conscience. Elle est étrangère à ceux-là dont elle cherche en vain le nom d'une fois à l'autre, et qui ne l'intéressent pas. Tom, à l'aise partout, la pousse à quelques mondanités innocentes qu'elle accepte, parce que même ces choses deviennent plus faciles avec lui.

Mais ce n'est qu'une fois sur le podium et malgré l'inévitable trac, qu'elle retrouve l'assurance tranquille de ceux qui connaissent leur matière. Premières minutes apprivoisées, voix et microphone ajustés, gorgée d'eau avalée, elle peut enfin regarder l'auditoire patient et se lancer sans plus d'hésitation dans le partage de sa passion, ne référant qu'occasionnellement à ses notes. Cette fois, la technologie ne la trahit pas. Sur les écrans, dispersés dans l'immense salle, apparaissent les images qui illustrent son exposé... « L'âge d'or des sociétés villageoises fondées sur une organisation égalitaire et coopérative de la communauté est en réalité, en cette fin de millénaire, déjà révolu... »

Pour se donner du courage, elle regarde Tom aux premiers rangs, qui sourit bêtement, buvant comme du petit-lait les perles qui tombent de sa bouche. À mesure que l'accent d'Amélie se fluidifie, il a tendance au départ à prendre des intonations oxfordiennes, elle occupe davantage l'espace, improvise, blague, séduit tous ceux-là qui, croyait-elle, lui refusaient l'accès à leur club très privé. Amélie Mayo est devenue cousine de roi, non à cause de son habileté sociale, mais parce qu'elle a fait ses devoirs de spécialiste qu'on est venu entendre de partout.

Son âme est enfin apaisée lorsqu'elle rejoint Tom, qui l'enlace sans retenue devant une foule debout.

Taxi, the Bayshore please. On n'a pas de temps à perdre, ma Milie, Frederick et Anna nous attendent à la marina de Granville Island à 13 h 30.

Je vais faire vite, mais je dois prendre une douche. Cette foule m'a épuisée avec ses éloges sirupeux.

Te fais pas de bile avec ça, accepte d'être rassurée. Tes présentations étaient excellentes et puis c'est tout. Mission accomplie, à partir de maintenant on est en vacances.

C'est une Amélie émue qui met pied déchaussé sur le Midnight Sun, où Anna l'accueille comme si elles se connaissaient depuis toujours. Elles font ensemble la tournée du bateau étincelant, où tout est à sa place et pas un espace perdu. Anna coince le sac d'Amélie dans l'équipet.

Voilà, comme ça il risque pas de se balader, la mer pourrait être un peu forte cet aprême. T'as le mal de mer ?

Sais pas, j'ai pas souvent fait de la voile.

Ce cotre est bien stable lorsqu'on navigue au près serré. Freddy aime bien jouer les cow-boys de grand large, on va lui dire de faire attention à la dame !

Elles remontent dans le cockpit, amies.

Pourquoi l'appelle-t-on cotre plutôt que sloop par exemple ?

Parce le foc est porté par un beaupré. Il n'a qu'un mât et une voile aurique devant. Une autre différence d'avec le sloop, il a une flèche en haut du mât. Avec un petit mât à l'arrière, ce serait plutôt un dundee. Aussi l'accastillage d'un cotre est différent de celui d'un sloop. Je te montrerai, si tu veux.

On voit que tu es prof de voile. C'est ma chance, j'ai toujours voulu apprendre, mais je ne sais même pas trouver le vent. C'est dire la néophyte que je suis ! Encore une question.

Vas-y.

Dans ce type de bateau, appelle-t-on cale l'espace sous le plancher ?

Anna pouffe de rire.

Nous on l'appelle la cachàscotch.

La quoi ?

La cachàscotch, parce c'est là que Freddy cache le whisky américain quand il revient en eaux canadiennes !

Les aussières lovées à bâbord, Anna rentre les pare battage, vérifie les taquets coinçeurs, pendant que Frederick hisse la grand-voile et dirige Midnight Sun sous Burrard Bridge. Ici et là flottent des coquilles de noix bigarrées qui font la navette entre les deux rives. On entre dans English Bay, à droite le Sylvia Hotel, puis Stanley Park. Le voilier glisse dans Burrard Inlet par temps si beau, si lumineux que rien de mauvais ne pourrait arriver à qui que ce soit sous de telles latitudes.

Debout au-dessus de l'étrave qui fend l'écume, pointant le phare du Lighthouse Park, Tom dépose sur les cheveux ébouriffés de sa fiancée la couronne de fleurs d'oranger, indice de ce qui va suivre. Leurs amples vêtements se mêlent sous l'effet du vent, créant une silhouette diaphane à deux têtes qui s'appuient l'une sur l'autre.

Mancœuvres obligeant, ils sont vite dérangés. Il est temps de hisser la voile aurique qui se déploie avec force, propulsant le voilier d'à peine treize mètres vers la lumière inouïe du large. Pilote automatique engagé, drisses étarquées, Midnight Sun glisse sur l'onde en sifflant. Anna surveille d'un œil tranquille l'allure et l'amure, choque légèrement l'écoute de grand-voile, pendant que Frederick prépare, dans les règles, la cérémonie que son statut de capitaine l'habilite à célébrer.

Amélie Mayo acceptez-vous de prendre pour époux...

Elle tend sa main gauche à Tom qui passe à l'annulaire trois anneaux enlacés, identiques à ceux qui y sont déjà.

Le premier, c'était pour nos fiançailles à San Francisco, celui-ci, pour notre mariage à Vancouver. Puissions-nous continuer d'avoir ainsi de la suite dans les idées !

Le bouchon saute, les bulles se répandent un peu dans les flûtes, beaucoup sur le pont que Tom s'empresse de lécher, comme pour rompre, par une pitrerie, un moment trop émouvant.

The proof is made, this boat is ship shape !

La vallée de l'Okanagan produit un champagne aux bulles délicates dont la fraîcheur se mêle bien à celle du moment.

Frederick ouvre une deuxième bouteille, Anna remonte de la cabine avec des plateaux colorés de bouchées raffinées, Amélie demande que le temps s'arrête, Tom l'enlace et lui chuchote à l'oreille une promesse déjà faite il y a quelques années.

Je jure de t'aimer pour l'éternité.

M'man chérie,

La grisaille de ce matin a cédé la place à un beau ciel clair. Je me sens plus calme aujourd'hui. J'écoute Pachelbel et je pense à toi très fort. Nous avons droit à la musique jusqu'à 20 heures tous les jours, j'en profite.

Ceux qui étaient de sortie ce week-end reviennent tranquillement. La maison se remplit à nouveau du bruit des autres auquel je m'habitue difficilement. Le temps passe super vite malgré tout. Je vais bientôt passer à l'étape 1, si la direction juge que j'ai réussi la période d'intégration. C'est marrant, car je ne suis plus vraiment considérée comme une nouvelle. Déjà, six personnes sont arrivées après moi. Des cas plutôt lourds en fait. Bon, c'est comme ça et puis c'est tout : ils se parlent tout seuls, entendent des voix et se bercent toute la journée. Un autre monde !

Ma tête est revissée en place, ma santé est meilleure, le moral s'améliore, la thérapie rentre dans le système et j'ai maintenant la conviction que ma démarche est nécessaire, utile et pertinente. Rien n'est parfait, c'est certain, cependant, je ne peux que bénéficier de ce que je suis en train de vivre ici, d'absorber. Je te laisse, t'aime fort et t'embrasse.

Samou

Laurence examine le feuillet ligné où volute une écriture de petite fille qui s'applique. Au seuil de la mort, il y a quelques mois, Samou, à la lire aujourd'hui, est remise en selle, lucide et inspirée ! Sa fille a hérité d'une capacité de survie encore plus impressionnante que la sienne. Elle est capable de lisser ses plumes en un temps record, d'idolâtrer aujourd'hui ce qu'elle haïssait hier, de promouvoir une démarche dont elle oublie qu'elle lui fut imposée. Mais Laurence sait ce qui pourrait se profiler à l'horizon : un rétablissement si exceptionnel, si rapide, attesté par le personnel médical qui manque de place pour les cas désespérés, que la thérapie serait écourtée et le processus avorté. Elle côtoie des cas semblables tous les jours dans sa pratique, des tentatives au départ bien intentionnées qui n'arrivent pas à s'inscrire dans la durée.

La radio joue la danse slave en fa majeur de Dvorák. À chaque fois que cet air lui parvient, Laurence se téléporte à sa collation des grades, quelque trente ans plus tôt, sur la pelouse manucurée de la faculté de droit de l'université Cambridge.

Cambridge, Angleterre, dirait Amélie.
Y en a-t-il un autre ? demanderait Laurence.

Elle se revoit au bras de Derek, tous deux fiers doctorants, en toge à cape de velours carmin, avec en toile de fond le Newton Bridge.

Pourquoi est-il parti si tôt ? Me laissant seule avec notre enfant qu'il n'a pas connue, alors que nous nous étions promis de nous aimer toujours ? Pourquoi ?

Laurence retrouve un goût de sel sur ses joues mouillées. Tapie au fond du canapé, elle cède et plonge dans l'épaisseur obscure de sa peine jamais parfaitement rassérénée. Peine d'avoir perdu l'homme qu'elle aimait, qu'elle n'a jamais eu envie de remplacer, qui n'a pas vécu assez longtemps pour qu'elle se lasse de lui, d'eux. Peine d'avoir une fille si différente de celle qu'ils ont conçue dans leur tête, leur cœur, leur corps.

Aujourd'hui, Laurence va se permettre d'être misérable. Moulue de chagrin, elle s'endort finalement, recroquevillée comme une bête blessée.

Elle s'éveille entre chien et loup, courbaturée, la bouche pâteuse. Le *Lamento* de Johann Christoph Bach égraine sa nostalgie à la radio toujours en marche. Laurence se lève, ahurie, se verse un whisky au parfum iodé des landes écossaises, s'approche de la fenêtre en baie qui épie les allés et venus dans le parc Lafontaine. Un grand chien jaune promène une jeune fille en laisse. Une dame voûtée par le poids de ses paquets avance à petits pas prudents.

Le portable sonne, depuis le fond du sac à dos où Laurence l'a oublié. Trop tard ! Elle interroge sa boîte vocale, dont les premiers mots lui font battre le cœur : « Ici Katia de la clinique d'Ulverton, pourriez-vous me rappeler le plus rapidement possible au numéro... » Laurence connaît bien le numéro par lequel le meilleur et le pire arrivent.

Je suis la mère de Samou, puis-je parler à Katia, je vous prie.
Ici Katia. Je me suis permis de vous téléphoner parce que Samou n'est pas rentrée hier soir comme elle devait le faire. Avez-vous eu de ses nouvelles ?
Non, à part une lettre envoyée... attendez, la voici... envoyée il y a trois jours. Elle est sortie seule ?

Non, après un mois, les résidents peuvent participer à une journée d'activités à l'extérieur. Ses compagnes sont rentrées à 19 heures après avoir cherché Samou pendant deux heures. Ni le chauffeur ni l'accompagnatrice ne se sont aperçus de son absence avant l'heure du rassemblement dans le mini bus. Une des résidentes affirme avoir vu Samou se diriger vers les toilettes d'un café vers 16 h 30. Je suis tout à fait désolée, elle allait bien, se comportait de façon exemplaire...

Et ce n'est que maintenant que vous m'appellez ? Avait-elle de l'argent sur elle ?

Oui, une petite somme qu'on leur remet pour qu'elles gèrent leurs dépenses de la journée, pas plus de 30 \$.

Avez-vous alerté la police ?

Je tenais à vous parler d'abord.

Ça fait 24 heures qu'elle est au large ! Prévenez les policiers. Je pars à l'instant, je serai chez vous dans une heure.

À croire qu'à attendre le pire, on l'invite ! Laurence jette quelques affaires dans son sac à dos, saute dans sa voiture, démarre sur les chapeaux de roue, embraye en faisant crier la boîte de vitesse et se retrouve dix minutes plus tard sur le pont Champlain bouché dans les deux sens. Son cœur veut sortir de sa cage, la précéder, arriver à la clinique avant elle, encaisser le coup à sa place. Brave chose !

Surtout pas de panique, soit Samou aura fugué et il faudra garder la tête froide, soit tout sera déjà rentré dans l'ordre quand j'arriverai là-bas. D'ailleurs, pourquoi est-ce que je me précipite de la sorte encore une fois ? J'aurais dû rester en contact téléphonique depuis la maison et ne me déplacer que si la situation devenait dramatique. Encore une fois, ma fille me manipule et encore une fois je joue les cow-boys. Marre !

Des larmes de rage s'échappent, larmes de colère, de ras-le-bol, d'impuissance. Elle frappe le volant, hurle, toute seule dans sa voiture qui n'avance pas.

J'en ai marre, marre, marre ! Pourquoi n'ai-je pas une fille fonctionnelle, pourquoi suis-je punie de la sorte ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Merde, merde ! Et qui prendra soin de moi quand je serai devenue une petite vieille débile ? Avec ce qu'elle me fait vivre, ça risque d'arriver avant l'heure.

Le pont enfin traversé, la circulation se fluidifie, Laurence peut appuyer sur l'accélérateur et filer vers Ulverton. La vitesse la stimule, elle reprend un semblant de maîtrise.

Le sirop bouillant à ras bord, Amélie ferme les contenants stérilisés, les renverse sur leur couvercle étanche et contemple avec satisfaction le témoignage du travail accompli. Les pêches confites ont pris une transparence délicate dans les bocaux où elles vont séjourner pendant quelques mois pour que les baies du Szechuan échangent leur parfum piquant contre le velouté des fruits.

Ça sent rudement bon ici ! s'exclame Tom qui rentre de l'atelier, fourbu.

Son affaire est florissante au-delà de ses projections. Il a fait venir Luigi de San Francisco et il faudra bientôt prendre un apprenti s'il veut satisfaire les clients qu'un bouche-à-oreille persistant multiplie.

Regarde ce qu'une femme aimante peut faire, dit Amélie en montrant sa moisson empotée.

Wouaou ! C'est tout pour moi ? T'es un amour, veux-tu m'épouser ?

C'est déjà fait, souviens-toi !

J'oubliais que j'ai cette chance. Je peux y goûter ?

Non, trop chaud ! Attends au petit déjeuner demain, exceptionnellement tu pourras y goûter, mais elles ne seront prêtes que dans quelques mois.

Mais c'est bon de la confiture chaude, ma mère me laissait racler le chaudron...

Ah ! alors si ta mère... tiens, tu pourras même laver la casserole quand t'auras fini. Je dois filer au village, il n'y a plus de pain frais pour mettre dessous.

Prends tout ton temps...

Tom a l'air du chat qui s'apprête à avaler le canari.

N'y pense pas, j'ai compté les pots ! lance Amélie en riant.

Après une méticuleuse opération raclage de parois, il ne reste plus la moindre parcelle de fruit, de sucre ou de baies. Tom pourrait ranger le chaudron tel quel, mais pour la paix des ménages, il y passe un torchon à peine humide, puis monte prendre une douche.

Lorsqu'il redescend, il s'étonne qu'Amélie ne soit pas encore rentrée. Un coup d'œil à la pendule du séjour l'informe qu'elle est partie depuis bientôt une heure faire une course qui prend normalement dix minutes. Il allume la télé, le dernier bulletin de nouvelles de la journée commence sur un nouveau couac dans le conflit au Proche-Orient et poursuit avec une nouvelle boulette dans les déclarations du chef du parti le plus social-démocrate du Québec.

Bredouille jappe de derrière la porte. Il va ouvrir.

Une revenante ! Tu t'es disputée avec Henri ? Tu t'es subitement souvenu où est ta maison ?

Au lieu de tendre le cou aux câlins que Tom s'apprête à lui faire, la chienne fait le tour du séjour, renifle du côté de la cuisine, gémit, revient sur ses pas, veut sortir de nouveau. Une fois dehors, elle se précipite au fond du jardin, jappe, revient à la porte d'où Tom l'observe en se grattant le crâne ébouriffé. Le comportement inhabituel de Bredouille l'intrigue.

Oh, là ! la fille, qu'est-ce qui te prend ?

Bredouille retourne au fond du jardin, revient vers Tom, poursuit son va-et-vient jusqu'à ce qu'il se décide à la suivre.

Approchant sur l'herbe humide de la rosée du soir, il entend un souffle court de derrière les plants de tomate.

Qui est là ?

...

Qui est là ? Bredouille, ici.

La chienne continue de renifler une forme allongée par terre, en poussant des petits pleurs affolés. Tom est tout près, mais hésite à toucher la forme molle dont la tête est cachée par un capuchon trop grand.

Qui est là ?

Un gémissement lui répond.

Samou, c'est toi ? Qu'est-ce qui se passe ?
Aide-moi... j'ai mal !

Il se penche, découvre le visage tuméfié de Samou, qu'elle essaie de cacher derrière ses mains crasseuses et ensanglantées.

Qui t'a fait ça, by lord !
Amène-moi dans la maison. Aide-moi à me lever, j'ai la jambe cassée, je crois.
Comment es-tu arrivée ici ?
Aïe ! tu me fais mal.

Il passe un bras sous ses genoux, l'autre sous ses épaules, se redresse sans difficulté tant Samou est devenue légère. Il rentre dans la maison suivi de Bredouille soulagée que son maître d'adoption ait enfin compris son message. Tom étend Samou sur la jetée du canapé, va chercher des linges propres, de l'eau et une savonnette. Il commence un débarbouillage sommaire du visage qui se crispe à chaque contact pourtant très doux.

J'appelle le médecin tout de suite.

Tom revient rapidement, étonné d'avoir trouvé le seul médecin du village prêt à une visite à domicile.

Il sera ici dans quelques minutes. Laurence sait-elle que tu es partie de la clinique ?
Ils ont dû l'appeler, je sais pas.
Laisse-moi finir d'enlever le plus gros. Je vais l'avertir dès que j'aurai terminé. Tu as faim, soif ?
Oui, non, je sais pas. J'ai mal.
Donne-moi tes mains. D'où vient tout ce sang ?
Je me suis défendue, j'ai dû le blesser au visage.
Qui ça ?
L'homme qui m'a prise en stop.
Il t'a attaquée ?
Oui, dit-elle, en recommençant à pleurer.
Dis-moi ce qui est arrivé.

Samou recommence à sangloter, à geindre dès qu'elle bouge. Bredouille tente de la consoler, se couche à ses côtés sur le canapé, en prenant soin de ne pas frôler ses jambes.

Une voiture entre dans la cour. C'est Amélie qui entre insouciante.

Devine qui j'ai rencontré au villa... Elle s'arrête en apercevant Tom penché au-dessus du canapé. Qu'y a-t-il, mon chéri ?
Il est arrivé quelque chose à Samou, dit Tom en s'approchant d'Amélie, c'est pas beau à voir !

Amélie laisse tomber les sacs d'épicerie, contourne le canapé.

Samou ? Mais... dans quel état tu es, ma biche, que c'est-il passé ?

Pour toute réponse, Samou sanglote de plus en plus fort, au bord de la crise de nerfs.

Le médecin ne va plus tarder.

En effet, on frappe à la porte.

Merci, D^r Johnson d'être venu aussi rapidement.

Le médecin examine la jeune femme qui n'arrête pas de s'agiter et de crier qu'elle a mal partout.

Je vais lui administrer un calmant. À première vue, elle ne semble pas avoir de fracture, plusieurs contusions par contre. Sa pression artérielle est haute, mais ce n'est pas alarmant. Comment est-ce arrivé ?

Je n'en sais pas grand-chose. Elle m'a dit avoir été attaquée par un type qui l'a prise en stop. Elle s'est débattue, mais n'a pas précisé ce qu'il lui a fait.

On va la laisser se reposer maintenant. J'appelle l'hôpital de Sherbrooke, ils vont la garder en observation et lui faire passer des examens le plus tôt possible. Elle me semble trop confuse pour le moment pour nous donner de l'information utile.

Laurence, il faut téléphoner à Laurence.

Amélie se précipite sur son portable, cherche le numéro de son amie, ne le trouve pas, s'énerve, se reprend et a enfin Laurence au bout du fil. Elle lui raconte ce qu'elle connaît de la situation sans savoir que la mère de Samou est déjà sur le pied d'alerte depuis plusieurs heures.

On l'a retrouvée, entend-elle Laurence lancer à la cantonade. Puis à Amélie qui termine son récit lacunaire, je file à l'hosto, on se verra là-bas. Et elle raccroche.

Amélie monte dans l'ambulance que Tom suit en voiture. Laurence est déjà aux urgences lorsqu'ils arrivent avec sa fille que les infirmiers transfèrent d'une civière à l'autre sans qu'elle sorte de l'inconscience où l'a plongée le calmant. Après un questionnaire sommaire, l'urgentologue fait transporter Samou en salle d'examen.

L'attente commence pour les trois amis, encore une fois réunis par la détresse de Samou. Ils prennent place sur les trois seules chaises libres, dans cette pièce où l'angoisse se lit sur tous les visages. Tom attrape un vieux magazine qui traîne sur une table basse de la salle d'attente. Amélie tient la main de son amie qui, cette fois, est plus furieuse que triste.

Le temps s'allonge, inerte. Les haut-parleurs crachent leurs messages secs. Un sanglot, une toux, un soupir, un mot chuchoté percent ici et là un silence épais. Chaque personne a lu chaque mot de chacune des affiches accrochées aux murs de la salle. Un homme se lève, va aux toilettes, déambule le long du couloir triste, histoire de se dégourdir les jambes. Un autre revient de la cafétéria avec une barquette de poutine puante. Une jeune fille, aux cheveux hirsutes trois couleurs, sort fumer.

Amélie va s'enquérir au poste des infirmières, où elle se fait rabrouer vertement.

Quand le médecin aura des nouvelles pour vous, on vous appellera.

Tom s'est endormi tout de travers sur la vilaine chaise de métal gris. Il ronfle doucement, se réveille, change de position, reprend le magazine, se ramollit, somnole de nouveau.

Écoute, dit Laurence, rentrez chez vous tous les deux, ça risque d'être long et on ne peut rien faire. C'est pas la peine qu'on soit tous là à se faire chier de la sorte !

Ok. Tom et moi on va rentrer. Tu nous appelles dès que tu as des nouvelles et tu viens dormir à la maison, d'accord ?
Ouais ! t'en fais pas, j'ai apporté un polar pour passer le temps, comme si je pressentais qu'il y en aurait à tuer, encore une maudite fois.
T'es certaine que tu peux rester seule ?
Mais oui, va.

Elle congédie Amélie et Tom d'un geste impatient, ils quittent l'hôpital sans dire un mot. L'histoire de Samou leur colle aux basques comme de la glu. Une même lassitude les habite.

Quand donc tout cela va-t-il se terminer, d'une façon ou de l'autre ?
Qu'est-ce que tu veux dire, ma chérie, par d'une façon ou de l'autre ?
Si pour Samou la vie est une aventure impossible, qu'elle meure !
Tu ne penses pas ce que tu dis.
Si, je t'assure, depuis le temps que cet enfer dure pour elle d'abord, pour sa mère et pour son fils, puis pour moi et maintenant pour nous, je t'assure que je souhaite qu'elle soit délivrée du mal qui l'habite si elle ne peut pas en guérir.
Non, non Milie, il ne faut pas dire ça, il ne faut même pas le penser.
J'y ai longuement réfléchi, crois-moi. Son état est-il si différent de celui du leucémique qui n'a pratiquement aucune chance de retrouver la santé ?
Pourquoi est-ce qu'il en serait autrement pour quelqu'un qui souffre de maladie mentale ? Parce que cette personne, lorsqu'elle n'est pas en crise, n'a pas l'air malade ?
Rien ne dit qu'elle ne peut pas s'en sortir.
Les faits Tom, les faits qui s'accroissent depuis maintenant trois ans. Et puis, il y a aussi les statistiques...

Le sommeil met du temps à venir ce soir. Couchés sur le dos, côte à côte, chacun à part soi essaie de centrer sa pensée sur ce qui blesse le moins.

Enfin, Tom roule vers Amélie, glisse sa main sur son ventre, lui caresse les hanches. Elle enfouit son visage dans son cou, inspire sa vie, se love contre son flanc. Sans cela, cet instant n'aurait pas de sens. Ils sont deux à vivre leur peine, dans leur petite maison en mouchoir de poche. Bredouille ronfle doucement au pied de l'échelle de meunier. Les pêches confites reposent dans leur jus épicé.

Et quelque part, sur un lit d'hôpital universitaire, une jeune femme perdue s'égare entre vie et mort, refusant autant l'une que l'autre. Et tout près d'elle, sa mère blessée se demande ce qu'elle n'a pas su faire pour protéger son enfant.

On garde Samou dix jours à l'unité psychiatrique, puis on lui signifie son congé en lui recommandant de retourner en clinique *illico* sinon d'entreprendre une thérapie sérieuse, sans toutefois la diriger vers un spécialiste en particulier. Par contre, on lui prescrit suffisamment de médicaments pour tuer un cheval costaud qui aurait envie de tout avaler d'un coup !

La fille refuse de retourner « en prison. » Laurence cherche un psychiatre, en vain. Pas de rendez-vous avant huit mois. Quant aux consultations externes, le mieux qu'on peut offrir est une séance aux six semaines avec un travailleur social mal formé pour traiter la double problématique toxicomanie-maladie mentale.

Par ailleurs, l'enquête policière n'a rien donné qui eût permis de trouver le prétendu chauffeur qui aurait pris Samou en stop et lui aurait infligé les coups qu'elle dit avoir reçus. Les médecins ont plutôt conclu à des blessures causées par une ou des chutes, conséquence probable d'un état d'ébriété avancée. Comment est-elle arrivée dans le jardin d'Amélie ? Cela demeure un mystère, comme plusieurs autres épisodes de la vie de Samou, au cours des dernières années. De combien d'affabulations n'a-t-elle pas été l'auteure ? Sa propension à mêler fiction et réalité, hallucinations et lucidité lui tisse une histoire souvent suspecte. L'année dernière, elle s'est inventé un cancer ; celle d'avant, elle a déclaré à une amie avoir été victime d'agressions sexuelles dans son enfance. Il y a eu aussi cette histoire de grossesse à laquelle tout le monde a cru. Elle se faisait vomir tous les matins, prenait des vitamines spécial-grossesse, jusqu'à ce que le jeu cesse de l'amuser et qu'elle raconte avoir perdu le bébé après trois mois, justement quelques jours avant de subir l'écographie qui aurait dévoilé la supercherie. Laurence avait cru dur comme fer au bonheur d'être grand-mère de nouveau. Elle écrivait des poèmes au bébé-qui-n'est-encore-qu'une-crevette, réaménageait virtuellement son grand appartement du parc Lafontaine pour faire place au nouveau petit roi qui allait envahir sa vie. D'inquiétude, en joie, en déception, aucun état d'âme n'aura été épargné à la mère.

Périodiquement, Amélie tente de faire comprendre à son amie l'importance qu'elle se protège des abus de sa fille, qu'elle établisse des limites au-delà desquelles le ticket de Samou n'est plus valable. Prescriptions auxquelles Laurence répond à tous les coups qu'une mère ne peut pas prendre une telle distance face à une situation qu'elle a contribué à créer chez son enfant, et de décliner à tous les temps le verbe « culpabiliser ».

À sa sortie de l'hôpital, le retour de Samou chez sa mère ne se fait pas sans heurts. Mais où d'autre peut-elle aller, si ce n'est auprès de la seule personne qui ne peut pas lui refuser refuge ? La mère parano et la fille mal dans sa peau reprennent, cahin-caha, un semblant de vie. Les dialogues sont lourds, enlisés dans une déroute mutuelle. L'organisation domestique grince aux coutures. Laurence vit mal l'invasion de son moindre espace. À manger tout le temps comme elle le fait, Samou grossit à vue d'œil. Elle évite la mauvaise humeur de sa mère en prenant le large le plus souvent possible pour, dit-elle, assister à trois réunions AA par jour et chercher des petits boulots qu'elle ne garde pas longtemps. Lorsqu'elle est à la maison, elle passe des heures à surfer sur le Net ou à dormir dans sa chambre chamboulée et malodorante.

Ainsi passent les semaines, puis les mois. L'épaisseur qui les isole l'une de l'autre n'est trouée que par les visites de Pimpin qui reconnaît à peine sa mère dans la femme enrobée, essoufflée et distraite qu'elle est devenue. Sans trop s'occuper d'elle, le petit garçon enjoué se colle à sa grand-mère qui en fait le centre de sa vie lorsqu'il séjourne dans le grand appartement du parc Lafontaine. Plus rien ne compte alors que ces moments partagés où la plus belle complicité espiègle et affectueuse pansent les blessures autrement à vif. Autant le petit garçon que la grand-mère tentent instinctivement de faire une place à Samou qui ne la prend pas.

Et puis, après quelques mois, Laurence se rend compte que Samou ne s'est pas remise à boire, qu'elle mange de façon plus équilibrée, qu'elle a perdu du poids, qu'elle est plus présente, qu'elle téléphone à son fils plus régulièrement, allant même le chercher de sa propre initiative pour l'emmener en promenade au parc. Petit à petit, la mère tente de timides rapprochements, que la fille accueille avec une tiédeur gentille. Quelques irritants disparaissent du fonctionnement quotidien. Elles se font même une petite sortie aux deux semaines, un ciné ou un spectacle, qui leur donne l'occasion d'échanger sans trop de risques. L'air devient plus léger, sans toutefois prétendre à une belle transparence.

Et puis un matin, alors que Laurence termine le petit déjeuner que leur a préparé sa fille, celle-ci annonce qu'elle s'est trouvé un boulot, un vrai de vrai cette fois et qu'elle va quitter l'appartement du parc Lafontaine. Le cœur de la mère rate un battement. Elle dépose sa tasse, anticipant un nouveau drame.

Ah, oui ? Tu veux qu'on en parle ?

Bien sûr, ma petite maman. Je vais entrer comme apprentie à l'atelier de Tom. Ça fait trois mois que je suis des cours à temps plein à l'École des

métiers de la construction. Tom pense que je suis maintenant prête à lui donner le coup de main dont il a bien besoin. Tu sais que son affaire marche très fort ? Ses clients viennent de partout maintenant, de l'Ontario même...

Samou parle sans plus s'arrêter, plus au fait de la vie des amis de Laurence qu'elle-même ne l'est. Son univers des derniers mois s'étant résumé à fonctionner au boulot et à survivre à la maison, elle n'a pris que peu de nouvelles d'Amélie qui ne s'est pas beaucoup manifestée elle-même. C'est donc avec un certain étonnement, puis avec un sentiment de dépossession, que Laurence apprend que sa fille a entretenu des liens étroits avec Tom, qu'elle a suivi des cours et préparé son avenir sans elle.

Qui a payé tes cours ?

Moi, et Tom aussi un peu, car mes petits boulots ne rapportaient pas assez.

Tu aurais dû m'en parler...

Tu en as déjà assez fait pour moi, je ne voulais pas ajouter au fardeau que je suis devenue. Il faut que je me débrouille seule, c'est important maman, c'est en fait ça qui m'a tenue en laisse ces derniers temps.

Mais on est bien maintenant ensemble, non ? Et tu parles de partir ! Après tout ce qu'on a vécu pour en arriver là, je suis souflée de ce que tu m'annonces ce matin et déçue...

Maman, tu devais savoir que ça n'allait pas durer éternellement ? À mon âge, je ne peux pas vivre aux crochets de ma mère, je dois avancer et maintenant je me sens prête.

Où vas-tu habiter ?

Tom m'a construit un super logis au-dessus de l'atelier. C'est petit, mais hyper chouette avec tout ce qu'il faut et je pourrai prendre Pimpin avec moi de temps en temps...

Je vois. Tout c'est fait sans moi, dans mon dos...

Ne le prends pas comme ça maman ! Il n'y a pas si longtemps tu aurais bien voulu que je te laisse en paix, je l'ai bien senti, mais je n'étais pas prête. Maintenant, tu vas pouvoir reprendre ta vie de...

De vieille fille, c'est ça que tu allais dire ?

N...non, ben non, tu sais bien, mais tu vas récupérer ton espace et moi je vais poursuivre mon chemin. Tu trouves pas qu'il est temps ? Écoute, je dois filer, Tom vient me prendre dans cinq minutes...

Il ne va pas monter me saluer ?

On est pressés, on doit prendre livraison de tissus qui arrivent d'Italie. Ils sont retenus à la douane. Allez, je file et te rappelle ce soir.

Vide, l'appartement du parc Lafontaine est soudainement vide ! Samou, Tom, Amélie, tous sont ailleurs, occupés. Et elle est là, en peignoir élimé, devant un café refroidi, des assiettes sales, la nappe jonchée de miettes de croissants gras, la motte de beurre maculée de confiture à la fraise. Maintenant qu'elle est habituée à ces petits désordres, finissant par les trouver émouvants même, on vient de lui annoncer que tout va redevenir lisse. Alors qu'elle se croyait héroïque d'accepter les soubresauts de la vie avec sa fille, ses meilleurs amis s'en faisaient leur alliée, devenaient ses sauveurs, sans qu'elle soit mise dans le coup.

Un œil à l'horloge de la cuisine lui confirme qu'en plus, elle fait attendre trois personnes au boulot !

Viens là, ouvre cette boîte, tu y découvriras l'une des raisons qui me font autant aimer ce métier.

Samou écarte les pans de l'emballage en carton ciré, qui fait deux mètres de longueur par un mètre de largeur. Ils en ont récupéré une vingtaine de mêmes dimensions, trimbalés de peine et de misère depuis le quai de la douane jusqu'au camion.

Qu'est-ce qui a là-dedans, un cadavre italien ? avait demandé le gros porteur essoufflé venu les aider.

Samou soulève l'extrémité du lourd rouleau et libère de sa dernière gangue de papier une soie épaisse où les blancs, ton sur ton et côte à côte, sont chacun plus crémeux les uns que les autres.

Je peux toucher ?

Mets les gants d'abord. On ne travaille jamais de tels tissus sans porter des gants. On ne t'a pas appris ça à l'école ?

Ouais, mais je veux sentir la fibre, ça, c'est toi qui me l'as répété !

Tom sourit. Samou s'avère une apprentie beaucoup plus vaillante qu'il ne l'aurait cru au départ. Tout l'intéresse. Elle suit religieusement les instructions de Luigi, le tapissier qui s'est joint à l'aventure québécoise quand l'atelier de San Francisco a fermé ses portes et que le carnet de commandes de Tom justifiait une deuxième expatriation, malgré son âge devenu respectable. Trente ans auparavant, lorsque Luigi était venu d'Italie en Californie, jeune artisan amoureux d'une Américaine rencontrée dans l'échoppe de son maître milanais, il s'était promis sur toutes les madones de Raphaël de ne pas revivre les affres du déracinement. La belle l'avait quitté après six mois à peine, déçue du peu d'envergure de son Italien qu'elle avait pris pour un émule de Benedetto Squili. Pendant des années, Luigi se contenta de petits boulots de misère, jusqu'au jour où Tom entra dans sa vie et lui redonna le goût du noble métier. Ils avaient monté ensemble l'affaire californienne, cela allait de soi qu'ils auraient envie de revivre l'aventure, fût dans un pays de froidure.

Alors qu'en dis-tu ?

Euh... tissé double face, torsion du fil serrée, structure fine... chaque rayure a un motif propre, différent d'une face à l'autre... un ouvrage compliqué...

Très bien, très bien. Tu as du talent !

Samou est fière d'être redevenue bonne élève. Avec Luigi, ils passent l'après-midi à déballer les rouleaux de précieuses étoffes, à les ranger systématiquement le long du mur du fond, sur des tringles dévidoirs qui limitent la manipulation des soieries. L'air se charge de poussières et de pigments italiens qui finissent par piquer gorges et yeux.

Allez, on va boire un coup !

Pas moi !

Ooops ! Je recommence : allez, on va prendre un thé.

Charrie pas, vous buvez ce que vous voulez, pour moi ce sera un coca diète.

Quelle vieille fille cette Bredouille ! T'as vu comment elle écornifle les sacs d'épicerie dès que tu entres ? Elle cherche la petite surprise que tu lui as peut-être rapportée, cette fois encore.

Fais gaffe, elle pourrait penser que les magrets de canard sont pour elle !
Panier Bredouille, y a rien pour toi ici.

Et la chienne de rebrousser chemin, tête basse et œil triste, et de se laisser tomber dans son panier en soupirant très, très bruyamment.

Écoute, j'ai eu un appel étrange de Laurence cet après-midi. Elle m'a l'air de filer un mauvais coton. Sa voix était pâteuse, bon, c'était un peu plus tôt dans la journée que d'habitude, mais le problème n'est pas là, pour l'instant en tout cas. Elle nous reproche, à mots à peine couverts, d'avoir comploté pour éloigner Samou d'elle, de jouer les sauveurs dans son dos et plein d'autres choses pas plus agréables à entendre. Tu y comprends quelque chose ?

Elle a dit ça ? Mince ! Samou m'a affirmé à maintes reprises que Laurence était d'accord pour qu'elle aménage ici, qu'elle avait trouvé bonne l'idée des cours et de l'apprentissage. Tu veux dire qu'elle n'en savait rien jusqu'à maintenant ou qu'elle réagit à retardement ?

Ben, je pense que Samou ne lui avait rien dit. Et de mon côté, je n'ai pas été très présente ces derniers temps auprès d'elle, encore une fois je suis happée par ma recherche et j'oublie tout le reste. Il faut que tu aies une conversation sérieuse avec la fille, je ne veux pas que mon amie ait de la peine à cause d'un malentendu quant à nos intentions dans cette histoire.

Ok, Milie, mais je vais d'abord parler à Laurence. J'y verrai demain, à la première heure, pour le moment, laissons les choses décanter un brin, nous avons tous eu une journée rude et ton amie est probablement encore plus enfoncée dans ses vapes éthyliques que lorsqu'elle t'a téléphoné. Ça te va ma douce ?

Sans attendre la réponse, Tom enlace Amélie, se colle à elle tout du long, ronronne dans ses cheveux et décide que faire l'amour maintenant dans le salon est une bonne idée.

Tu sens pas frais, vas prendre une douche d'abord, s'esclaffe-t-elle en se dégageant.

C'est quoi cette réaction de chat ? Je suis tout suant, ce sera bien meilleur, plein de parfums d'homme d'ouvrage, viens...

Non, non, arrête, je viens de prendre un bain...

Ben, justement, toi tu sens bon, je veux te manger toute crue.

Arrête, j'en ai pas envie... je suis préoccupée...

Tom la lâche.

Ah, bon ! Premier jeu d'esquive... un peu trop tôt à mon goût.

Il monte l'échelle de meunier d'un pas chagrin. Amélie se mord la lèvre, puis décide de balayer le nuage sans autre manière. Quand Tom redescend, sa bonne humeur revenue, elle se jette à son cou, prête au sacrifice.

Avant l'heure, c'est pas l'heure, après l'heure, c'est trop tard, lui chante-t-il rafraîchi et tout d'un coup terriblement désirable.

Pour la première fois entre eux s'installe une petite gêne que ni l'un ni l'autre n'ose affronter. Amélie s'installe pour lire, à la place qu'ils partagent habituellement, sur le grand canapé. Tom choisit le fauteuil et se plonge dans un sudoku extrême. La soirée passe tout juste, mais elle passe. Bredouille, sentant l'épaisseur de l'atmosphère se tient coite au coin de l'âtre. Bientôt, les cendres très chaudes rendent les corps lourds. Tom monte le premier. Après une petite demi-heure qu'elle trouve longue, Amélie fait sortir la chienne pour une dernière tournée. Elle range les tasses sur l'égouttoir, fait rentrer Bredouille, lui donne le biscuit rituel, ferme les lampes et monte à son tour. Tom ronfle déjà. Elle sait que pour elle, petite embrouille se traduit par grande insomnie, et que demain ne sera peut-être pas bon.

Quand elle ouvre un œil sec, la lumière du jour traverse le voilage jaune beurre des fenêtres. Tom est déjà parti. Le réveil affiche 8 h 30. La mémoire de la soirée d'hier lui revient d'un coup, sa peur malade des conflits la précipite hors du lit, sous la douche, dans l'action, dans l'urgence.

Une note scotchée à la porte du frigo la rassérène quelque peu : « Bon matin, ma Milie, tu dormais si bien enfin, que j'ai pas eu le cœur de te réveiller. Suis partie faire des courses à Montréal avec Luigi. Samou a de quoi faire à l'atelier. Je vais parler à Laurence cet avant-midi comme promis. À plus tard. Je t'a... »

Cher Tom ! Il a gardé le café au chaud dans une bouteille isolante, le couvert est mis, le pain prêt à griller. Elle s'assoit à sa place préférée, à l'angle de la fenêtre d'où elle aperçoit les oiseaux aux mangeoires. Le café est fort, comme elle l'aime, Tom s'y est mis aussi, après quelque résistance. Le printemps s'installe finalement, il faudra bientôt préparer le jardin qu'on a oublié de rabattre à l'automne. Cette année, le cœur n'y est pas, elle n'a plus envie de se massacrer le dos à charrier des brouettes de compost et de paillis, à bêcher la terre durcie, à semer des salades qui monteront en graine faute d'être cueillies à temps. Maintenant que le supermarché du village offre une belle variété de légumes, pourquoi s'obstiner à en produire soi-même ?

N'empêche, c'est une époque qui s'achève ! Il fut un temps où quand, en janvier février, arrivaient les nouveaux catalogues des grainetiers, une fièvre dévorante la gagnait de plonger les mains dans la terre encore froide, de la préparer à recevoir ces variétés anciennes débusquées après moult recherches sur le web. Bien sûr, elle en commandait dix fois trop, finissait par en donner ou par en jeter sur le tas de compost où mesclun et fines herbes germaient à cœur joie jusqu'à ce que limaces et pucerons découvrent le festin bien engraisé.

Depuis l'entrée de Tom dans sa vie, l'espace a changé. Il a acheté le lot voisin pour y construire l'atelier qui, même en retrait, bloque maintenant une partie de la vue sur les montagnes. La maison en mouchoir de poche n'est plus isolée dans son écrin de verdure, elle fait partie d'un ensemble auquel Tom parle d'ajouter encore un entrepôt. Bientôt, le paysage sera irrémédiablement densifié. Un sentiment de nostalgie l'envahit et pour la première fois, elle retourne au temps passé où son univers se limitait à ses études, à sa survie et à celle de Bredouille, à ce temps où les longues promenades dans les champs avec sa petite chienne chocolat constituaient le point d'orgue de ses jours.

À présent, Amélie vit en marge de l'activité fébrile qui transforme son havre de paix de jadis en lieu de production, occupant trois personnes à temps plein, amenant son lot de visiteurs, de fournisseurs et de curieux. La quiétude nécessaire à son travail lui échappe. Elle devient étrangère à ces lieux qu'elle a pourtant choisis avec soin et qui ont satisfait toutes ses attentes pendant plusieurs années. Que faire maintenant ? Comment s'empêcher de penser que le partage de son espace risque de se transformer en hold-up ?

Agrippant son café à deux mains, tel un rempart, elle va de la cuisine au séjour. Peu de choses ont changé, la table de travail est toujours jonchée de ses paperasses, la bibliothèque contient toujours ses livres, ses dossiers, les meubles n'ont pas bougé, Tom ne s'est pas imposé ici. C'est à l'extérieur qu'il a pratiquement tout envahi et elle l'a laissé faire, si heureuse jusqu'à maintenant, de l'énergie qu'il apportait à sa vie de recluse. Une tristesse l'envahit, elle s'est piégée et se retrouve déroutée de cette voie qu'elle a choisie en quittant Antoine, une voie de simplicité, de rigueur et de concentration.

Depuis la fenêtre, Amélie aperçoit Samou qui sort de l'atelier, trop court vêtue pour la saison encore fraîche. Sa jeunesse effrontée s'étale sur la peau de ses cuisses redevenues minces et musclées, sur ses bras renforcés par les lourds travaux. Elle est belle ! Ses grosses bottes d'ouvrier ajoutent à son allure de titi costaud. Elle sourit au camion qui arrive, ramenant Tom et Luigi.

Amélie observe discrètement les trois complices sortir de la benne les pièces de bois et de métal qu'ils vont transformer ensemble en meubles élégants. Leurs rires fusent. Même Luigi affiche un air de gamin content lorsque son œil glisse sur la fesse galbée de Samou que le mini short cache mal. De misérable et sale, la jeune femme est devenue aguichante, habile, énergique. Elle est en train de se rendre indispensable au projet de vie de Tom, auquel Amélie ne participe pas ou si peu.

Est-ce que mon univers est en train de s'effondrer ? se demande-t-elle quelque peu ahurie de ce qu'elle découvre soudainement.

Toujours à son poste d'observation, Amélie voit Tom qui revient du camion avec un petit paquet enrubanné pour Samou qui l'ouvre, en même temps que la bouche dans un cri de joie. Elle saute au cou de Tom qui l'enlace de près quelques secondes de trop et dépose sur sa joue un baiser très lent. Il pose ensuite ses mains sur les épaules de la jeune femme qui plonge dans ses yeux un regard de total abandon. Du moins est-ce ainsi qu'Amélie interprète la scène à laquelle elle assiste en voleuse. Les larmes lui montent aux yeux. Ce moment doit cesser, elle

doit rompre cette bulle de laissée pour compte dans laquelle elle s'enferme. Il lui faut retrouver d'urgence son monde à elle, son axe, ses passions.

Ne m'attendez pas pour déjeuner, je file, j'ai affaire en ville. Je téléphonerai, travaillez bien.

Elle démarre en trombe consciente du coin de l'œil que ni Tom ni Samou ne se sont éloignés l'un de l'autre, qu'ils la regardent l'air de dire : on-t'a-rien-demandé.

Ces images qu'elle voudrait innocentes lui font battre le cœur, la perdent dans un désordre émotif qu'elle déteste. Elle roule vite, rageuse, se martèle de reproches, s'en veut d'être aussi vulnérable, de remettre à ces deux-là le pouvoir de la déstabiliser de la sorte, aussi rapidement, aussi complètement. Où va-t-elle ainsi ? Elle est partie sans son brief case, sans documents rassurants, sans bouée. Est-elle condamnée à errer dans les rues de Montréal jusqu'à ce que lui revienne la raison, jusqu'à ce qu'elle puisse relativiser et placer ces images dans le contexte amical auquel elles appartiennent certainement ?

Vingt fois plutôt qu'une, elle vérifie si son portable est sous tension, étonnée que Tom ne l'appelle pas pour s'enquérir du motif d'un départ aussi précipité. La bête demeure silencieuse.

En sortant du pont Champlain, elle prend la rue University vers le nord, tourne vers l'ouest sur Sherbrooke et s'arrête, presque sans y réfléchir, devant le Musée des beaux-arts où s'expose *L'apocalypse joyeuse*.

À l'entrée des salles où sont réunis les œuvres de la Vienne des années 1880-1938, un étonnant poème écrit par l'Impératrice Élisabeth d'Autriche est écrit en lettres géantes sur une toile translucide tendue du plafond au plancher : « *L'idée de la mort purifie et fait l'office du jardinier qui arrache la mauvaise herbe dans son jardin. Mais ce jardinier veut toujours être seul et se fâche si des curieux regardent par-dessus son mur. Ainsi, je me cache la figure derrière mon ombrelle et mon éventail pour que l'idée de la mort puisse jardiner paisiblement en moi.* »

L'adéquation du *desengaño* de Sissi à ce sentiment d'être coupée du monde qui habite Amélie la bouleverse. Elle cherche un banc où s'asseoir, le temps que son sang reprenne son cours normal, le temps que ces mots rencontrés par hasard cessent de lui apparaître comme un sinistre augure.

On peut se voir ?

Là maintenant ? Laurence semble impatiente.

Oui, si ça ne te dérange pas.

Bon, ou.. oui d'accord. Laisse-moi une heure, le temps de terminer ce que je fais. Où veux-tu qu'on se retrouve ? Je t'inviterais bien chez moi, mais je n'ai pas eu une minute à moi cette semaine, l'appartement est un champ de bataille.

Tu veux qu'on mange un morceau chez Carreira ?

Un peu cher pour ma bourse, allons plutôt au Petit Biblos, c'est pas mal.

Je t'y retrouve à six heures alors.

Ça va.

Laurence a déjà raccroché, sans doute pas d'humeur aux épanchements paranoïaques !

Le restaurant est bondé. Depuis l'adoption de la loi antitabac, l'air est seulement mêlé de parfums griffés et de relents de gaillon. Amélie joue des coudes pour se frayer un chemin au-delà du bar où trois rangées de jeunes et moins jeunes bobos prennent l'apéro avant de rentrer.

Laurence n'est toujours pas arrivée à 6 h 30. Amélie commande un deuxième double Glen en se disant qu'elle ne pourra pas rentrer chez elle ce soir, qu'elle devra affronter le bordel chez son amie et, qui sait, peut-être l'indifférence de Tom lorsqu'elle lui apprendra qu'elle doit rester en ville pour la nuit.

L'alcool opérant, le cœur se remet à battre, l'esprit se détache de ce qui le mine et l'œil enfin s'intéresse à ce qui se déroule dans son champ. Ici, l'uniforme convenu chic relax ne cherche nullement à cacher ses origines griffées. Que de petits salaires et de peines engloutis dans les fringues et les chirurgies !

Elle se souvient du temps où elle aimait s'arrêter en pareil lieu après le boulot, siroter un ginto au bar des Beaux jeudis, balayer la salle d'un air à n'y pas toucher, attendre qu'il se passe quelque chose d'excitant qui finissait souvent par arriver. Ces temps sont loin d'elle aujourd'hui et ses champs d'intérêt résolument ailleurs.

Salut, désolée, un embouteillage et pas de parking proche. Garçon, un double scotch, single malt, sans glaçon !

Laurence s'écrase sur la chaise, laisse tomber son sac sans égard pour le cuir fin, rejette son trench sur le dossier, soupire, oublie de faire la bise traditionnelle à son amie qui craint de tituber si elle se lève pour réparer l'accroc à un protocole vieux de vingt-cinq ans.

Ça va ? demande timidement Amélie que l'agressive bourrasque déstabilise.

Bof ! Comme ci comme ça. Allez, ça vient ce scotch ? On va pas y passer trois heures ! Ah, voilà. Elle vide la moitié du carburant doré d'un trait, claque la langue, grimace et dis enfin, et toi ?

Bof ! Comme ci comme ça.

Alors on y va, on se raconte tout de A jusqueza Zed, moi d'abord.

Samou est au centre de leurs inquiétudes, mais de différentes façons cette fois. Laurence décrit sa peine lorsque sa fille a pris le virage : « fous-moi-la-peace-maintenant-que-je-suis-rétablie-d'autres-que-toi-ont-envie-de-m'avoir-dans-les-pattes ». Amélie rajuste les pendules, Tom et elle croyaient dur comme fer que Samou consultait sa mère au fur et à mesure que le projet d'apprentissage prenait forme.

Ouais !

Quoi, ouais ?

N'empêche, t'aurais pu vérifier auprès de moi !

C'est vrai, mais on marche sur des œufs avec ta fille. Je craignais que si elle apprenait que je vérifiais ses dires auprès de toi, elle perde confiance en nous et en elle.

Bon. Comment est-elle ?

Bien, je pense. Tom est tout à fait satisfait de son travail. Elle fonctionne comme si elle n'avait jamais été en marge, jamais eu de problème, jamais été au seuil de la mort. Elle a minci, est redevenue très belle et en plus, un brin effrontée. C'est assez phénoménal ! Il y a combien de temps que tu l'as vue ?

Bientôt deux mois. Elle téléphone une fois tous les quinze jours, n'a pas grand-chose à dire, tout est toujours beau, brillant, exaltant. Elle n'en a que pour Tom et Luigi, me parle très peu de toi, jamais de Pimpin. Je ne sais que penser.

Moi non plus. Je la vois peu, c'est devenu l'affaire exclusive de mon mari. Je suis mal à l'aise avec ce qui commence à montrer le bout de son nez dans notre couple.

Il y a un lien, tu crois ?

Je deviens parano ! Quand je la vois faire l'aguichante avec les hommes, se dandiner dans son mini, mini short, oui, j'ai peur que mon bonhomme se pique d'elle. Tu sais comment ils sont ! Elle est plus proche de lui en âge que je le suis et maintenant, davantage complice que moi de son travail. Je sens la menace.

Whisky et peine aidant, Amélie se met à chialer, barbouille ses joues de rimmel, dilue ce qu'il reste de Glen dans son verre. Laurence pousse un soupir ennuyé, sans prendre la main de son amie comme elle l'aurait fait autrefois.

Fallait s'y attendre.

... pourquoi dis-tu ça ?

Parce que je connais la bête. Elle plane aujourd'hui et va tasser demain tout ce qui peut l'empêcher de satisfaire cette nouvelle pulsion. C'est une dépendante affective, point à la ligne. C'est le même processus qui l'a fait s'engloutir dans l'alcool. Tom est sa nouvelle drogue, il va y goûter et toi aussi.

Merci de m'encourager...

Écoute, on n'est pas ici pour s'encourager mutuellement. Tu dois réagir si tu veux pas que ton bonhomme soit pris dans les rets de ma fille. Je connais fort bien cette pathologie, et crois-moi, les statistiques démontrent que ceux qui en souffrent sont généralement puissants.

Mais que puis-je faire ? Je ne sais même pas si j'ai raison de m'inquiéter. Tom ne m'a pas donné de vraies raisons de m'en faire, j'anticipe...

Pas encore...

Pas encore quoi ?

Tom ne t'a pas encore donné de vraies raisons, mais fais gaffe et ne les attends pas.

On dirait que tu parles d'une étrangère à une étrangère. Il s'agit de ta fille, bordel, et de ton amie de toujours !

Laurence tapote impatiemment la main d'Amélie.

Mais, oui, mais oui, ma grande, je sais ! Seulement, j'en ai tellement bavé que je ne peux plus m'exposer aux coups venant d'elle comme auparavant. Pour le moment, c'est la colère qui prend toute la place et je

ne m'en porte pas plus mal qu'au temps où l'inquiétude et la culpabilité me rongeaient la moelle.

Et Amélie de repartir dans la flotte, la tête dans la main, le mouchoir sur le nez.

Vous prendrez autre chose ? Demande le garçon impatient de boucler son quart de travail.

Allez, on remet ça ! lance Laurence.

Pas pour moi, suis déjà paf.

Comme tu veux. Un double de la même chose pour moi.

Ça veut dire un double double, ou un double simplement ?

J'ai rien de simple !

À boire de la sorte sans manger, Laurence et Amélie sont ivres avant que les bobos distingués n'aient tous évacué la place. Une certaine pratique de ces choses fait qu'elles arrivent à régler la note sans trop se ridiculiser, héler un taxi et rentrer au champ de bataille dont ni l'une ni l'autre n'a cure. Laurence laisse là sa voiture qu'elle viendra chercher demain.

Elles s'endorment encore une fois, pêle-mêle, sur le canapé du salon débarrassé d'un geste de ses encombrements. Elles n'entendent pas le téléphone sonner à 11 heures, puis encore deux fois pendant la nuit.

Laurence s'éveille la première, fraîche comme si elle n'avait abusé que de V8 la veille, passe sous la douche sans s'attarder, revient enroulée dans un drap de bain devenu trop étroit. Elle enclenche la machine à messages et va secouer Laurence encore comateuse.

Grouille ! Tom a téléphoné trois fois cette nuit. Appelle-le avant qu'il n'avertisse les flics de ta disparition.

Qui a disparu ? Marmonne Amélie, pâteuse.

Toi, ma vieille, tu as disparu et il faut te retrouver *illico* ! Quand on sait pas boire, on boit pas.

Amélie a une impression embrumée de déjà-vu.

Allez, je file.

Tu vas où ?

Au boulot. Y a des gens encore plus misérables que nous qui m'attendent.
Rentre à la maison et parle à ton homme, suis mon conseil. Salut.

Pour la tendresse, on repassera ! Mais Amélie sait que Laurence a raison et qu'il serait inutile de s'apitoyer sur qui que ce soit.

C'est moi.

For Christ sake, where are you ?

Chez Laurence. Je rentre à la maison. T'expliquerai. Me gronde pas j'ai mal au crâne.

La belle affaire, tu pourras conduire ?

Mais oui, c'est hier soir que je ne le pouvais pas.

La route est libre, la lumière rassurante et, ne serait-ce les nausées caractéristiques des lendemains de la veille, elle se sentirait plutôt bien. Au téléphone, Tom lui a jeté un petit bout de tendresse qu'elle ronge en affamée. Elle répète ce qu'elle va lui dire, biffe, se reprend, corrige, met au point son discours, comme elle a l'habitude de le faire. Tout est dans la préparation, pourvu qu'il y ait un récepteur en bon état de fonctionnement à l'autre bout.

Elle entre piteuse, Bredouille et Tom sont là pour l'accueillir et la prendre dans leurs bras.

You scared the shit out of me !
Désolée, vraiment désolée. Je suis bête et sotte !
You can say that again. What happened ?
Tu as le temps pour moi ?
Of course, que j'ai le temps pour toi, j'ai toujours le temps pour toi. Viens là.

Il l'entraîne vers le canapé, arrange les coussins comme pour une malade, lui apporte un thé bien corsé, glisse son bras autour de ses épaules, tandis que Bredouille se coule contre la hanche de sa maîtresse dont elle sent la peine.

T'écoute.

Amélie lui raconte ce qui s'est passé hier, le bouleversement aussi subit qu'étonnant qui l'a envahie et propulsée dans le doute, le désordre, la petitesse. Elle parle, sa tête lovée dans le creux de l'épaule de Tom qui lui caresse les cheveux, calme, sans l'interrompre. Il sent bon l'homme tendre qui a le temps. Lorsqu'elle se tait, Tom la serre d'un peu plus près, l'embrasse sur le front et se met à parler à son tour, sans hâte.

J'espère ne jamais te donner de raisons de douter de moi. La prochaine fois, tu vérifies avant d'aller te bourrer la pomme avec ta copine, d'accord ? Maintenant, écoute-moi. J'ai partagé avec toi et Laurence pas mal d'épisodes dramatiques, n'est-ce pas ? Quand l'idée s'est formée qu'on pourrait contribuer au rétablissement de Samou en l'accueillant ici et en lui donnant l'envie d'apprendre un nouveau métier, nous avons été d'accord, pas vrai ?

Oui, oui.

Et on avait raison. Elle a saisi la balle au bond, s'est lissée les plumes, et je te jure, elle fonctionne vraiment bien. Cette fille a du talent. Mais elle demeure un peu cinglée, y a pas de miracle, hélas ! Je sais qu'en ce moment, elle me voit comme son sauveur, et que, quand j'aurai fait quelque chose qui ne cadre pas avec son idéal, elle va me faire dégingoler de mon piédestal et tout laisser tomber. Je sais ça, mais

chaque jour où elle fonctionne est un jour de gagné sur sa détresse. Le rétablissement ici se fabrique au compte-gouttes, pas plus.
Comment sais-tu ça ?

Tom hésite à répondre, comme s'il faisait demi-tour devant une idée à développer.

Je ne t'ai jamais parlé de ma petite sœur, l'évocation est toujours difficile...
Tu as une sœur ?

J'avais, elle s'est suicidée il y a dix ans. Elle souffrait elle aussi de problèmes de santé mentale, semblables à ceux dont souffre Samou. Je m'en voudrai toujours de n'avoir pas été généreux lorsqu'elle plongeait dans le désespoir, lorsqu'elle vivait en marge, toxico à l'os, déstructurée. Une nuit à San Francisco, elle a défoncé la porte de l'atelier avec son copain du moment, un délinquant fiché. Ensemble, ils ont fracassé le coffre à outils et fait pas mal de dégâts avant que les policiers n'arrivent. Je suis allé la récupérer au poste, lui ai passé un savon, je rageais ! Deux jours après, on la retrouvait morte dans une ruelle du quartier chinois.
Mon chéri...

Avec Samou, j'ai un peu le sentiment d'une deuxième chance. Mon geste n'est pas tout à fait gratuit. Si tout ça est bon pour elle, tant mieux, mais je sais que, d'une certaine façon, c'est à moi aussi que je fais du bien. Sauf qu'aujourd'hui, je me rends compte que tu te sens vulnérable face à ça. Que puis-je faire pour te rassurer vraiment ?

Rien d'autre que ce que tu fais en ce moment, mon amour, mon tendre amour.

Ils demeurent enlacés, silencieux, le temps de sentir la paix revenir au centre, irradier, rassembler les morceaux de leur âme éclatée.

On pourrait lui dire de s'habiller de façon un peu plus convenable ? Un ouvrier ne se promène pas la fesse à l'air comme ça, les blessures sont toujours possibles.

Tu veux que je m'en charge ?

Non, elle croirait que tu es jalouse. Je vais le lui dire moi-même. D'ailleurs, j'ai remarqué que toute cette jeune chair exposée trouble Luigi.

Et toi, ça ne te trouble pas, la chair fraîche exposée ? Amélie se fait taquine, mais Tom entend un dernier fond d'insécurité chez sa femme qui n'est plus toute jeune.

Of course it does !

Bandit !

Si tu regardes le popotin de Samou, même toi, tu n'y serais pas indifférente parce que c'est dodu et joli. Ça ne veut pas dire que tu te l'appropries. Ça n'a rien à voir. Bon assez parlé, je vais mettre mes culottes de patron et inviter Samou à enfiler les siennes, au moins jusqu'aux genoux.

Encore quelques minutes de plénitude, de conscience satisfaite.

Ça va maintenant ?

Oui.

Ne disparais plus jamais de la sorte !

Promis.

Il se lève, s'étire jusqu'à toucher le plafond de ses mains, se dirige vers la sortie.

Tom ?

C'est moi...

Merci.

Son sourire lui donne un air de gamin charmant. Amélie reste là sans bouger, caressant la caboche de Bredouille, humant ses poils chocolat qui sentent le tabac et le cuir. Braves bêtes !

Samou, je te le répète, il faut connaître le nom de tous les outils dont on se sert ici. C'est le minimum de respect qu'on doit à un métier qui remonte au Moyen-âge. Allez, on recommence ! Nomme dans l'ordre tous ceux qui sont dans la vitrine.

Chaque semaine, Tom ou Luigi passe au moins deux heures à parfaire la culture théorique de Samou qui se satisfait de nommer truc, machin ou chouette ces instruments dont elle aime pourtant le contact dans la main. Pour Tom, il s'agit d'une étape essentielle dans la structure d'apprentissage. Pour Luigi, qui a dû lui-même apprendre le vocabulaire du métier d'abord en italien, puis en anglais et maintenant en français, l'exercice avec Samou approfondit ses propres connaissances.

Je peux les dire en ordre alpha si je veux : carrelet courbe, carrelet droit à deux pointes, chasse-clou, ciseau de garnisseur, ciseau à dégarnir, maillet...

Là, c'est un ciseau à dégarnir de quel type ?

... coudé, un ciseau à dégarnir coudé.

Très bien, continue.

Maillet en bois, marteau...

Qu'on appelle aussi comment ?

... m'en souviens plus.

Ramponneau. Et souviens-toi que celui-ci est aimanté pour que la semence soit maintenue en place par l'aimant tandis que de l'autre main tu tiens le tissu. C'est quoi la semence ?

Hum... tu le sais pas déjà ?

Samou frôle Tom de son œil allumé. Il choisit l'impatience au trouble qui grouille sous la surface.

Tu veux bien être sérieuse, oui ?

T'énerve pas ! La semence, gna-gni-gnan-gnan, c'est un petit clou à tête plate, là il est content le monsieur ? Bon, j'en ai marre, on reprendra tout ça à la prochaine leçon.

Pas encore jeune fille ! Il reste à nommer les outils de la tablette du bas.

Samou précipite l'énumération, comme une enfant qui veut avoir le dernier mot.

Tire sangle, tenaille à sangler, tendeur de sangles avec un manche qui est moins dangereux que le précédent et n'abîme pas le bois, tra-la-la-lon-laïre, tire-crins, bédane, dormant, rabot, serre-joint, trusquin et ça, c'est le... comment on dit déjà ?

Wastringue. Ben tu vois, tu les connais les termes exacts, pourquoi tu les utilises pas dans le travail ?

Parce que je suis issue de la génération qui se fout des mots !

Et ben pas avec moi et pas ici, OK ? Pour la semaine prochaine, je veux que tu apprennes le nom des styles de mobilier depuis Henri II jusqu'à Napoléon III, dans l'ordre chrono, entendu ?

Fais pas chier !

Sois polie.

Ok, ok.

La bonne humeur revenue, Samou retourne auprès de Luigi occupé à préparer un placage frisé, opération délicate qui demande une grande maîtrise de la scie pour que les coupes soient franches et nettes. Ils y passeront tout l'après-midi pour n'achever que le quart du plateau d'un guéridon, mais quelles promesses ! Les triangles très allongés en alternance, parement et contreparement, vont donner un moirage réussi, aux limites de la soie.

Satisfaits de leur journée, les trois artisans rangent l'atelier, une routine à laquelle ils ne sauraient échapper. Tout doit être systématiquement remis à sa place, après avoir été nettoyé. Tom lave les établis à grande eau, pendant que Samou essuie les bavures des pots, remet les produits toxiques sous clé et que Luigi rhabille les rouleaux d'étoffe de leur housse cache-poussière.

À demain, tout le monde, Luigi, tu fermes ?

Oui, oui.

Milie, I'm home.

Je suis dans le bain.
All right, j'arrive !

Tom grimpe l'échelle de meunier deux barreaux à la fois, se déshabille à la hâte, jetant à droite à gauche ses vêtements de travail poussiéreux, se glisse dans l'eau mousseuse et parfumée, enserrant entre ses jambes la taille fine d'Amélie.

Ah, la récompense du guerrier !

Ils se racontent leur journée, se frottent mutuellement le dos, se font mille papouilles. Tout de suite, le désir les emporte hors de la baignoire jusqu'au grand lit où ils tombent enlacés et mouillés, pressés de jouer et de jouir l'un de l'autre, de répéter des gestes connus et pourtant nouveaux, de se prendre doucement et avec force, d'être ensemble fusionnés, seuls au monde, rassurés et heureux.

Lorsqu'ils se réveillent, mêlés en travers du lit humide, le soleil est déjà bas à l'horizon.

J'ai faim.
Moi aussi.

Elle tire le drap à elle pour s'en faire un péplos, d'un geste d'absolue diva à qui on vient de rendre hommage. Pour tout vêtement, il enroule la cordelière du rideau autour de sa tête, devient Chippewa de grand chemin, dégringole l'échelle, prêt à recevoir dans ses bras sa dulcinée qu'un costume encombrant risque de faire passer trop rapidement d'un étage à l'autre. Toutes époques confondues, ils redeviennent les mêmes fous d'avant le quotidien partagé.

Voyons ce qu'il y a à manger ici d'dans.
Et à boire.

Un festin se prépare de trois bouts racornis de rosette de Lyon, d'un peu de pain rassis, de fromage bien fait, de laitue encore honnête, de noix salées à point, de

quelques fruits et de bon vin de Cahors. Une bouteille bue, on en ouvre une autre, pourquoi se priver ? Leurs voix se mêlent à celles du groupe ABBA dans une action de grâce délirante... *So I say, thank you for the music, the song I'm singing, thanks for all the joy they're bringing...*

Tom attrape Amélie par un coin du drap qui flotte lâchement autour de ses hanches, la dénude, l'assoit sur le dossier du canapé. Yeux gourmands et bouche humide, il la lèche doucement jusqu'à ce qu'elle s'abandonne et dérive en ronronnant de plaisir. Il se relève, content d'eux, la pénètre alors qu'elle halète encore et s'amuse jusqu'au bout de la longue route qu'elle lui ouvre, jusqu'au fond du parcours, jusqu'aux limites de ce qu'ils sont. Ils demeurent ainsi, scellés, jus mêlés, souffles courts, éperdus, amoureux.

Quand Tom entre à l'atelier le lendemain matin, il sent comme une épaisseur dans l'air. Luigi pointe Samou du menton.

L'apprentie est de sale humeur.

Tu sais pourquoi ?

Non, elle veut rien dire. Il faut faire gaffe, elle tient son café de traviole, trop près des soieries à mon goût.

C'est peut-être pas grand-chose.

L'ai jamais vue comme ça.

Moi si, mais je me demande pour quelle raison cette fois, miss caprice fait la tête.

Samou ne desserre pas les dents de la matinée, sans pour autant mal travailler. Elle accomplit ce qu'on attend d'elle aujourd'hui, prépare l'encaustique et le vernis blanc qui serviront ensuite à la finition des fauteuils régence dont Luigi achève la restauration. Elle relit les recettes, mélange dans les proportions prescrites, ici cire d'abeille, sel de tartre, cérésine et essence de térébenthine, là gomme-laque blanche broyée et séchée, sandaraque, élémi et esprit de vin. Ses gestes sont précis, elle range tout après usage et dépose les récipients scellés sur l'établi de Luigi, pour qu'il les ait à sa portée quand le moment sera venu de les appliquer sur le bois précieux nettoyé. Elle accroche son tablier, se lave les mains méticuleusement et sort. On l'entend monter chez elle, au-dessus de l'atelier.

Miss caprice ne mange pas avec nous ce midi ?

Faut croire que non !

Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir ?

J'irai la voir tout à l'heure. Tu viens ? Amélie nous prépare un pique-nique dans le jardin. Il fait beau, nos poumons ont besoin d'air frais.

Ils s'installent sur la grande table de bois, à côté du petit potager où s'alignent en rangs serrés quelques feuilles vert tendre qui deviendront radis ou salades.

Les gars, vous buvez quoi ? demande Amélie depuis la fenêtre de la cuisine.

De la bière bien fraîche.

Samou n'est pas là ?

Elle fait la tête.

Ah !

Il fait un temps à n'y pas croire ! Les pommiers sont en fleurs, les lilas suivront bientôt, l'air regorge de parfums sucrés et de chants d'oiseaux éternés.

On se croirait en vacances ! Quelle chance de travailler chez soi et de s'offrir de telles pauses, non ?

Pour sûr Milie. On est rudement bien comme ça, hein, mon vieux complice ?

Luigi prend un coup de coude dans les côtes.

Ah, ça oui !

Amélie aperçoit le rideau retomber à l'étage au-dessus de l'atelier. Samou les observe. L'exposé de Laurence sur le pouvoir de manipulation de sa fille lui revient en mémoire. Il n'est pas question de se mettre à ses genoux pour qu'elle partage le repas. Elle sortira de son mutisme quand elle en aura assez, on ne la laissera pas saboter cette journée parfaite, que non !

Vous travaillez sur quoi en ce moment Amélie ?

Je change un peu de registre. J'ai envie de me rapprocher des affaires de Tom...

Amélie va produire un guide d'identification des styles de mobilier à travers le temps... Pardon, ma chérie, ton projet m'emballe tant que je réponds à ta place...

C'est comme tu dis. Pour une fois, je vais tenter l'expérience de parler à monsieur et à madame Tout-le-Monde. Depuis longtemps, je me concentre sur des sujets qui intéressent trop peu de monde. Je vais laisser de côté les temples pour quelque temps et me concentrer sur les buffets d'angle, les bonnetières et les bergères.

Ce sera bon pour notre business en plus !

Parlant business, on y retourne ?

Yop ! Merci, Amélie, le lunch était magnifique.

Bien contente que ça vous ait fait plaisir Luigi.

Samou n'est pas descendue de l'après-midi. Hésitant, Tom monte frapper à sa porte.

C'est ouvert.
Samou qu'est-ce qui se...

Il pousse la porte et demeure figé sur le pas. Samou est étendue nue sur son lit, provocante. Elle écarte légèrement les cuisses, les rayons du soleil déclinant rendent dorée sa peau lisse.

Habille-toi et descends, on doit se parler.
Viens d'abord. T'as peur ?

Il tourne les talons et descend en courant, l'entendant crier : « Pourtant, hier soir, ça n'avait pas l'air de te faire peur une femme nue, bien moins belle que moi en plus. »

Il ouvre grand la double porte de l'atelier qui donne côté jardin, comme pour se protéger en donnant à Amélie la possibilité d'être témoin de ce qui va suivre. Il s'adosse au chambranle, le cœur battant la chamade. Samou descend, l'air frondeur, la cuisse très largement exposée, le mini short bien en place sous un chandail si court qu'on se demande à quoi il sert.

Je t'ai pas demandé de t'habiller convenablement ?
Ben là, je suis sur mon temps à moi, tu peux pas me bosser.
Laissons ! Je veux que tu comprennes une chose...
On peut pas rentrer dans l'atelier ?
Non, on reste ici.
Ah, t'as peur d'être seul avec moi, loin des yeux de ta mémé ?
Si tu viens me chercher avec tes grossièretés, tu vas finir par me trouver, Samou. Tant pis pour les gants blancs que je voulais mettre ce soir. Tu restes à ta place, tu fais ton boulot, tu arrêtes ton harcèlement à mon endroit où tu décampes. Est-ce que c'est clair ?
Oh, là ! Tu y vas un peu fort. Je savais pas que je te faisais de l'effet à ce point.
J'ai dit ce que j'avais à te dire. Ou bien tu comprends, ou bien tu t'en fiches. Je te répète que si tu t'en fiches, tu vas en subir les conséquences.

Tom est en colère. Cela lui arrive si rarement qu'il en est tout étourdi, déboussolé. Il bouscule Samou pour fermer les portes de l'atelier à double tour. Il rentre à la maison, laissant la « femme-qui-ne-veut-pas-grandir » mariner dans son inconscience stupide.

Amélie l'accueille sans poser de question. Elle prend sa tête entre ses mains, l'embrasse tendrement.

Là, j'avoue que ça sent la poisse ! Pourquoi elle a changé aussi rapidement ? Tout allait super bien, elle semblait être heureuse ici, on la laissait libre d'aller et venir. Pourquoi cette subite arrogance ?

Je sens une crise approcher. Elle a connu un répit de quelques mois, mais peut-être sa propension à l'auto sabotage revient-elle en force. Il faut en parler à sa mère.

Tom se verse une bière, encore bouleversé et mal dans sa peau. Une foule de sentiments contradictoires se bousculent au portillon. Il a aimé accueillir Samou, partager avec elle le plus beau métier du monde, retrouver sa place de grand frère. Mais il n'a jamais été très doué pour les situations équivoques. Aurait-il laissé croire à Samou qu'il était attiré par elle ? Est-ce de sa faute si elle déraile maintenant ? Qu'aurait-il dû faire pour sentir venir la crise ?

Amélie revient, se colle à lui, l'enlace, pose sa tête dans son dos.

Laurence va rappeler. Tom, mon chéri, je t'entends penser. Ne va pas dans ces eaux-là. Nous n'y sommes pour rien, au contraire. Pour la première fois en plusieurs années, Samou a fonctionné sagement pendant quatre mois, sans flancher. Elle souffre toujours de maladie mentale cependant et nous avons oublié ça. Quelque chose s'est remis à disjoncter dans sa biochimie. Peut-être a-t-elle cessé de prendre ses médicaments ? Elle a négligé ses séances de psychothérapie depuis quelques semaines. La seule chose que je me reproche est de n'avoir pas été plus vigilante lorsque je m'en suis aperçu.

T'es pas sa mère, merde !

Presque, j'aurais dû faire plus attention. Laurence m'avait prévenue.

Bon, je propose qu'on arrête l'auto flagellation et qu'on attende le téléphone de Laurence, il ne peut pas se passer grand-chose ce soir. T'as vu Bredouille ?

Non, au fait, elle doit être chez Henri comme d'hab.

Il n'est pas là, il est venu à l'atelier hier nous dire qu'il allait chez sa fille en Ontario pour quelques jours et nous demander de jeter un œil sur sa maison.

Elle va revenir quand elle aura faim, surtout si Henri n'est pas là pour la nourrir.

Bredouille ne rentre pas ce soir-là. Au matin, Amélie part à sa recherche, sans succès. Elle parcourt à pied les sentiers où sa chienne a l'habitude d'aller, sifflant trois coups à intervalles réguliers, l'appelant de son nom jusqu'à s'écorcher la gorge. Elle repart en voiture, s'informe auprès des fermiers voisins, se rend au village. Personne n'a aperçu la petite chienne chocolat. C'est la première fois qu'elle fugue de la sorte.

Au retour de sa quête infructueuse, Amélie se rend à l'atelier.

Pas vu Bredouille, quelqu'un ?

Luigi retire le masque qui le protège de la poudre de ponce dont il se sert pour polir les incrustations de cuivre dans la marqueterie.

Non, pas vu. Et toi Samou ?

Pas vu non plus, tu sais bien qu'elle ne rentre jamais ici.

Je la cherche partout, même là où elle ne va pas d'habitude ! claque Amélie, énervée.

Tom arrive de l'arrière-boutique, s'essuyant les mains sur son tablier.

Toujours pas de Bredouille ?

Ben, non, là je commence à m'inquiéter, elle n'a jamais fait ça.

Tu veux que je vienne t'aider à la chercher ?

Je suis allée partout, ne reste plus qu'à attendre. Je vais pas lancer un avis de recherche tout de même.

Il s'approche de sa femme, effleure sa joue, lui demande à l'oreille :

Laurence a téléphoné ?

Peut-être pendant mon absence. Je vais voir. Tu rentres déjeuner ?

Pas le temps aujourd'hui, on a des livraisons urgentes et on est en retard.

J'irai chercher un fruit ou deux plus tard.

J'en apporte.

L'image du couple amoureux vaut à Samou de nouveaux états d'âme qu'elle manifeste en renversant une chaise Boule sur son passage.

Oh, là, vas-y mollo avec ce fragile objet d'art !
Toi Luigi, ta gueule, on t'a rien demandé !

Et la jeune femme de grimper quatre à quatre l'escalier qui mène à son loft.

Et refais-le-me-le, j'adore ça ! Franchement Tom, si elle continue à faire ses crisettes, faudra lui donner des vacances. Mais qu'est-ce qui lui prend ?

Tom hausse les épaules sans répondre, triste et inquiet de ce que la belle harmonie soit compromise. Le pire serait-il à venir ?

Laurence ? T'as pas eu le message de me rappeler ?

Oui, oui, mais j'ai été terriblement prise hier, ne suis rentrée que trop tard pour te rappeler. Comment ça va ?
Écoute, je crains qu'elle nous prépare une nouvelle crise.
Vingt dieux ! Raconte.

Amélie décrit à son amie les événements des derniers jours, le brusque changement d'humeur de sa fille, son attitude agressive.

Ce que je craignais est en train d'arriver ! Elle s'est approprié Tom et te voit comme sa rivale. Il faut qu'elle parte de chez toi, pour un temps du moins. J'appelle la clinique.

En fin d'après-midi, deux intervenantes viennent chercher Samou qui se laisse emmener, curieusement, sans protester. Elle ne dit au revoir à personne, jette dans la camionnette sa besace kaki, y monte, s'affaisse sur la banquette et ferme les yeux, sourde aux paroles d'Amélie qui tente de lui expliquer, de s'excuser, d'adoucir un peu la démarche. Tom et Luigi sont restés dans l'atelier, mal à l'aise, Amélie les rejoint, ils se regardent tous les trois sans mots dire, pas heureux ni l'un ni l'autre.

Je vais ranger chez elle. Elle ne reviendra sans doute pas avant quelque temps... si elle revient. Tout ceci est d'un triste !

Amélie est rarement venue dans l'appartement au-dessus de l'atelier. Elle entre avec précautions, inquiète de ce qu'elle pourrait y trouver. La porte entrebâillée laisse apercevoir un désordre de première classe. Des vêtements sales jonchent le sol, le linge de bain est maculé de fond de teint et de rimmel, les w.-c., le lavabo et la baignoire sont crottés, l'égouttoir de la cuisine disparaît sous les chaudrons et assiettes sales. Quelque peu hébétée, Amélie poursuit son examen, ouvre un placard d'où déboulent un nombre étonnant de bouteilles vidées de leur mauvais vin d'épicerie. Des médicaments traînent un peu partout sur la table, par terre, les flacons à moitié pleins sont ouverts ici et là. Amélie comprend tout..., elle referme la porte du loft, le ménage attendra, elle doit parler à son amie de toute urgence.

Laurence ? Je viens de découvrir que Samou s'est remise à boire, qu'elle a cessé de prendre ses médocs, qu'elle recommençait à se déstructurer. Je te jure qu'on ne l'a pas vu venir. Ni Tom ni Luigi n'a remarqué qu'elle sentait l'alcool. On s'était entendu tous ensemble pour ne jamais empiéter sur son territoire. Oh ! Laurence, combien je suis désolée.

Oui, moi aussi, c'était trop beau pour durer ! T'en fais pas trop, Tom et toi n'y êtes pour rien, vous lui avez donné le goût de se reprendre de nouveau en main. Je sais qu'elle était heureuse chez vous. Je suis crevée, si vous êtes là ce week-end, je peux venir comme au bon vieux temps ?

On essaie d'oublier ces dernières semaines où la maladie de Samou est revenue hanter les esprits comme un mal inévitable, cruel. La colère des jours d'avant son retour en clinique s'est muée en chagrin qu'il en soit ainsi, en remords de n'avoir pu éviter la rechute.

Le cours des jours reprend dans le calme et l'harmonie d'avant, ou presque. Bredouille est revenue après 48 heures de fugue dont on ne connaîtra jamais le détail, amaigrie et sale, le poil maculé de la boue des fossés. Personne n'ose la punir.

Amélie plonge dans sa nouvelle recherche qu'elle trouve rafraîchissante. Se pencher sur les meubles populaires, c'est comprendre mieux l'esprit de la région à laquelle ils se rattachent. Au travers de l'étude des meubles paysans, c'est toute la sagesse des anciens qu'elle découvre, la richesse des uns, la débrouillardise et la misère des autres.

Tom et Luigi redoublent d'efforts pour livrer à temps les ouvrages commandés. Samou leur manque pour plusieurs raisons dont celle qu'elle accomplissait sa part du boulot. Ni l'un ni l'autre n'a envie de chercher un remplaçant, elle pourrait revenir, même pour des petits bouts de temps à la fois.

Tous ensemble, ils choisissent de l'attendre, le temps qu'il faudra.